

THOMAS STERN MES MORTS

Il va, il doit, il veut mourir. Mais il compte bien y passer le dernier. Aussi fait-il exécuter sous ses yeux tous ceux qui lui furent chers et qu'il n'autorise pas à lui survivre ; esclaves, favorites, chevaux. Delacroix dans ses carnets évoque aussi des chiens, mais il ne les a pas peints.

Éditions de l'éclat / éclats

« éclats »

« **P**roches ou lointains, illustres ou anonymes, réels ou imaginaires, on a tous nos morts. Ils viennent à notre rencontre, rescapés de l'océan sans fond où sombrent tous les disparus qui ne sont rien pour nous. Ils nous touchent, nous frappent, nous portent, nous guident ou nous égarent. Ce sont les morts qui vivent avec nous. Voici les miens. Mes morts ». Et leur ribambelle s'allonge à mesure que l'on s'approche de la nôtre. Aussi, sans attendre, Thomas Stern a rassemblé les oraisons rêvées aux funérailles de proches, auxquelles viennent s'ajouter celles de morts imaginaires, littéraires ou picturales. Mais "qui craint la mort est déjà mort", écrivait le philosophe, et c'est alors un hymne à la vie qui surgit à l'évocation de ces morts personnelles.

Thomas Stern est l'auteur de Thomas et son ombre (Grasset, 2015). Il a également publié, aux deux extrémités de sa longue carrière dans la publicité, Thésée ou la puissance des spectres (Seghers 1981) et (avec Catherine Laborde) Si tu ne m'aimes pas, je t'aime (Flammarion, 2010).

« éclats »

Ceci est un Lyber

(<http://www.lyber-eclat.net/lyber/lybertxt/html>)

déposé sur le site des éditions de l'éclat

alors que la population

est confinée chez elle.

le livre est vendu 9 €

et est disponible dans « les meilleures librairies »

selon la formule consacrée

DU MÊME AUTEUR

Thomas et son ombre, Grasset, 2015

Si tu ne m'aimes pas, je t'aime (avec Catherine
Laborde), Flammarion, 2010

Thésée ou la puissance des spectres, Seghers, 1981

thomas stern

mes morts

l'éclat / éclats

« Si j'estoy faiseur de livres, je feroys
un registre commenté des morts
diverses. »

Michel de Montaigne, *Essais* 1, 19

Les morts, mes morts

(en guise de préface)

IL Y A DES MORTS PARTOUT, depuis toujours et probablement pour toujours. Morts naturelles ou par accident, malveillance, négligence, par erreur ou volontaires ; noyés, brûlés, submergés, en mer ou en rivière, sous terre, sur des brancards ou dans leurs lits ; morts solitaires, morts en famille et morts en masse.

Les morts, on en parle tout le temps, à la télé, à la radio, entre nous. Mais les morts, eux, personne ne leur parle ni ne les écoute. Quoi de plus normal, ils sont morts. Qui se contente de cette réponse n'a jamais vécu un deuil.

Dans le deuil, la mort devient attentive et se fait douloureusement entendre. C'est bien ce qui rend insupportable cette présence d'une absence, cette absence d'une présence. Quelle leçon tirer de ce moment d'exception chaotique ?

Personne n'en tire plus aucune : il y a des médocs pour ça. Prenez votre traitement et tout redeviendra normal. Vous retrouverez votre place dans le monde qui vous est coutumier. Celui où les morts et les vivants n'ont

rien à se dire. Dans ce monde-là règne l'actualité. L'actualité, c'est quand on parle des morts sans parler aux morts.

Les chaînes d'infos en continu leur rendent un hommage comptable : tant de morts dans tel attentat, telle catastrophe, telle émeute, au travers de bilans dont la vocation semble de s'alourdir. Ils font naître en moi une émotion quantitative, parente de celle que m'inspirent les gouttes d'eaux qui crépitent de plus en plus nombreuses, tandis que la pluie augmente. Mais ces morts font du bruit, pas du sens, dans l'effroi qu'elles m'infligent quand je les vois croître en nombre.

Puis vient la pub. C'est l'île des bienheureux où il n'y a aucun mort. Jamais la distorsion entre ces deux univers qui s'enchaînent en boucle sur les écrans télé ne m'est apparue aussi douloureusement grotesque qu'en novembre 2015, après les attentats de Paris. Un jour peut-être, un archéologue évoquera notre culture comme celle où on comptait les morts, en rêvant par intermittence d'un monde où ils n'existeraient pas.

Est-ce encore une culture ? Il n'y a pas de culture sans dialogue avec les morts qui revivent en nous par les œuvres qu'ils nous ont

légues. Mais nous vivons désormais dans le culte inconditionnel du nouveau et son corollaire, l'oubli de ce qui ne l'est pas. Or, les morts c'est du déjà-vu. À quoi bon s'attarder sur ce qui est passé ?

L'inverse est aussi vrai : le culte de la nouveauté est le plus sûr moyen d'oublier que nous sommes mortels. D'instant en instant – déconnectés entre eux – le flash du nouveau nous éblouit et nous inonde d'un sentiment fugace d'éternité. Plus de passé qui nous contraigne au souvenir : la technologie nous permet de mettre toute notre vie – image après image – en mémoire. Mais cet empilement surabondant fait office de trop-plein et nous sert à nous vider de nos souvenirs. La mémoire n'a jamais autant ressemblé à l'oubli. Disparition de la culture ? À coup sûr, culture de la disparition.

Désormais tout doit sans cesse disparaître et surtout les disparus. L'âge aidant, j'assiste à plus de funérailles que de mariages. Elles sont dans l'ensemble assez rapidement expédiées : quelques paroles de circonstance devant un cercueil fermé, quelques photos, quelques fleurs, un employé modèle qui débite le même rituel (« je vais vous demander de vous asseoir, de vous lever pour un dernier geste d'adieu... ») et hop ! Au crématoire et au suivant.

J'accepte mal de vivre à l'ère du Grand Effacement par le nouveau. Je ne supporte pas de voir les morts s'en aller en silence dans l'oubli.

Et si je ne peux les retenir tous, au moins vais-je m'appliquer à retenir quelque chose de mes morts. Ceux – réels ou fictifs – qui ont percuté ma vie et dont j'ai quelque chose à dire. Ce sont, chacun dans leur genre, des morts dont j'aurais pu faire l'oraison funèbre, parce qu'en plus de parler d'eux, je ne peux m'empêcher de leur adresser la parole.

Ainsi faisaient Bossuet et Malraux après lui quand, planant à la hauteur de l'Aigle de Meaux devant le Panthéon, il s'exclame « Entre ici Jean Moulin, avec ton terrible cortège... »

Je ne prétends pas à tant d'altitude. Je veux plus modestement tenir le registre minuscule des morts que j'ai, pour ainsi dire, personnellement rencontrés. Et les remercier – avant de les rejoindre et de me perdre là où ils se sont perdus – de m'avoir aidé à retenir quelque chose de ma vie.

Mort de Sardanapale

Je ne viendrai jamais assez souvent m'asseoir devant *La Mort de Sardanapale* pour m'y demander dans quel sens il convient de prendre l'immense toile de Delacroix, à la perspective houleuse. Combien de fois n'ai-je pas gravi du regard les derniers degrés du gigantesque bûcher où se situe l'action, pour rencontrer à son sommet, allongé sur un lit d'apparat, l'énigmatique tyran de Ninive ?

Il est drapé de blanc, comme d'un linceul. Sa tête enturbannée, ornée de bijoux rares, repose sur son coude. Il se prépare au repos éternel, dans une posture proche de celle qu'adoptent, avant de quitter ce monde, la tempe dans la paume, les bouddhas allongés.

Son vainqueur l'a acculé au suicide. Il va, il doit, il veut mourir. Mais il compte bien y passer le dernier. Aussi fait-il exécuter sous ses yeux tous ceux qui lui furent chers et qu'il n'autorise pas à lui survivre : esclaves, favorites, chevaux. Delacroix dans ses carnets évoque aussi des chiens, mais il ne les a pas peints.

Je m'obstine à chercher, sous l'arc oriental

des sourcils, les yeux du monstre suicidaire. Mais celui-ci regarde ailleurs. Bien sûr, à force de scruter de près ce visage, en m'aidant de la fonction « agrandissement » proposée par Google Art sur mon iPhone, je parviens à conjecturer un soupçon d'amertume boudeuse dans la moue de sa lèvre inférieure – elle échappe à l'omniprésence envahissante de sa barbe de hipster assyrien. Mais c'est à peine une hypothèse ; il faut m'y résigner, l'assassin ne laisse rien paraître – ni jouissance, ni remords. Il a opté pour le recueillement intérieur au milieu du déchaînement extérieur. Un déchaînement qui commence sur son lit, à quelques centimètres de ses doigts de pieds bagués d'or et de pierres précieuses.

Myrrah, sa favorite, est affalée, les bras en croix, probablement morte. Dénudée de la nuque à la raie des fesses, elle offre aux amateurs d'agonies voluptueuses son abandon plus érotique que cadavérique, tant ses formes opulentes, sa chevelure blond vénitien – un blond vénitien que Delacroix réussit aussi bien que Véronèse – étalée sur le rouge du lit et les bijoux qui ornent ses oreilles, son dos, ses bras, ses poignets et ses doigts, la rendent attirante.

Je supporte mal de voir Myrrha si désirable. Ma fille Sarah lui ressemble trop : sa chevelure

est identique à la sienne et sa peau aussi laiteuse. Je ne souhaite – interdit de l'inceste oblige – la voir ni bandante, ni morte. L'abandonnant aux pieds du tyran, je préfère, comme lui, regarder ailleurs.

À gauche de la toile au premier plan, un nègre sculptural plonge un poignard dans le poitrail d'un cheval qu'il tient par la bride. Il devait être cher au cœur de Sardanapale car personne sur le tableau n'est aussi somptueusement paré que lui. Couvert d'or et de pierres précieuses, du licou au harnais, la crinière tressée en gracieux dreadlocks réunis autour d'une grappe de jolis pompons rouges, l'animal – peint avec une précision qui dépasse l'entendement – meurt en se cabrant, l'œil idiot. Mais la scène qui témoigne une fois de plus de la fascination que les chevaux exercent sur Delacroix est trop zoophile à mon goût. Je choisis de diriger ma concupiscence d'esthète vers la droite du tableau.

Une courtisane qui retient, dans un geste d'ultime pudeur, son voile blanc affalé, est égorgée nue par un janissaire musculeux et retors. Pour la tuer plus facilement, il la cambre en lui tordant le bras avec une froide férocité. Elle offre aux regards l'un des plus beaux culs de l'histoire de la peinture et peut-être

même de celle de la sculpture. Quant à son sexe que nous ne saurions voir, elle le donne en spectacle aux yeux d'une autre courtisane, une mulâtresse allongée à ses pieds sur une couche dont le rouge prolonge en contrebas celui du lit de Sardanapale, si bien que toute la toile est, par ces deux lits rouges, entièrement traversée en diagonale et de haut en bas par un tumultueux torrent d'étoffe dont la couleur oscille entre le feu et le sang. Il y a, dans le regard de la mulâtresse derrière ses paupières mi-closes, une lourdeur louche, comme dans le plaisir ou l'agonie. Partouze terminale dans la caverne d'Ali Baba, me dis-je, chaque fois que je m'attarde devant le chef-d'œuvre. Tous ces apprêts, ces bijoux aux oreilles, aux chevilles, aux orteils, aux poitrines des hommes comme des femmes, toutes ces étoffes, tous ces coussins, où l'on rêverait de se vautrer, toutes ces postures d'abandon mêlent la luxure au meurtre pour notre joie et notre effroi.

Le pied de l'égorgée, cambré droit dans sa mule précieuse, confirme la thèse de Louboutin – le chausseur préféré de ces dames – qui affirme que les hauts talons imposent au pied féminin de se tendre vers le bas pour signifier le plaisir, car c'est ainsi qu'il le fait dans l'orgasme. Elle « jouit », aurait pu dire Lacan de

la capiteuse victime, comme il l'avait dit de la sainte Thérèse en extase finale du Bernin. Et l'égorgeur féroce, lui aussi, prend son pied, quoique de manière plus retenue. Sa posture agenouillée est identique à celle qu'adoptent les hommes quand ils pratiquent le coït *more ferarum*, plus communément désigné sous le sobriquet de « en levrette ». Le somptueux fourreau d'or du poignard laissé vide à sa taille, le dessin audacieux de sa babouche noire enserrant sa cheville tout en découvrant un coup de pied cerclé d'un bracelet d'or, font résonner sa violence meurtrière dans le fétichisme le plus débridé. D'ailleurs, vêtements et ornements sont peints sur toute la toile avec une préciosité minutieuse qui s'apparente à celle des miniatures érotiques hindoues. Ces gens ne s'entre-tuent pas, ils s'étreignent. Et ils font l'un comme s'ils faisaient l'autre.

Sous les huées que suscitérent, au Salon de 1827, les cratères d'indécence qui explosent de toutes parts dans sa toile, Delacroix dut décrocher son chef-d'œuvre et le faire longtemps oublier. Mais aujourd'hui où tout s'exhibe, les richesses, la misère, les sentiments, les organes, où la guerre sainte est devenue porno puisqu'elle veut tout montrer de ses exactions, où l'ultra-gore devient une banalité de la vie,

où l'indignation se lasse si vite d'elle-même, où les enfants qu'on flingue à bout portant d'une balle en pleine tête dans la cour d'une école juive arrivent à peine à se rappeler à notre souvenir, parce que d'autres horreurs, au fil des ans, sont venues faire oublier celle-là, qui peut encore s'offusquer d'une telle œuvre ?

Sardanapale regarde ailleurs, les yeux de l'âme tournés vers le dedans, comme tous ceux qui vont mourir. Le spectacle engendré par sa cruauté indifférente où culmine tout le tableau, c'est nous qui le regardons, nous qui en jouissons. Ce n'est pas la première toile de l'histoire de la peinture romantique qui met en scène la violence, la cruauté et le désespoir : *Le Radeau de la Méduse* est juste en face, dans la Galerie Mollien du Louvre, et les *Massacres de Chio* à côté. Mais c'est sans doute la première qui veut aussi fortement compromettre le spectateur qui la regarde en lui offrant le spectacle captivant d'une débauche criminelle pour lui chuchoter : « Voyeur, mon semblable, mon frère. »

Devant l'assassin peint sur la toile il y en a un second, bouleversé de découvrir qu'il n'est autre que chacun d'entre nous.

Mort d'Annick P.

Annick P. meurt subitement d'un arrêt du cœur dans sa soixantaine. Nous nous étions perdus de vue depuis le temps d'une vie qu'elle avait faite sans moi, et moi sans elle. Je ne la voyais plus qu'aux enterrements et me voilà bravant le froid et la neige qui recouvre Paris d'une lumineuse robe de mariée, venu ce 7 février 2018, assister au sien.

Pendant la brève cérémonie qui précède la crémation, ses amis, ses enfants l'évoquent, racontent des souvenirs, montrent des photos où je n'apparais jamais. De l'obscur recoin où, encore adolescents, nous nous serrions l'un contre l'autre pour tenter maladroitement de vivre nos jeunes vies, il ne reste rien.

Nous nous sommes rencontrés au lycée, en terminale et partagions un goût égal pour la philosophie, en même temps qu'une indéniable attirance l'un pour l'autre. Ma petite amie de l'époque que j'eus la bêtise d'épouser un peu plus tard, en conçut une animosité hystérique qu'elle exprimait dans des scènes abominables, d'autant plus violentes qu'elle jalousait – outre

sa beauté – son évidente supériorité intellectuelle.

Nous avons échangé à dix-huit ans, un baiser aux abords du pont en béton qui traverse la Seine à Charenton. Je repense à ce baiser d'adolescent chaque fois que je passe à proximité de l'ouvrage d'art qui ressemble par sa structure au pont de la rivière Kwaï en plus grand et plus laid.

Passant outre les imprécations de ma future épouse, nous tentâmes de coucher ensemble en hypokhâgne. Mais la culpabilité fut la plus forte : notre étreinte se termina en fiasco sexuel. Je décidai de ne plus la voir, elle décida de s'ouvrir les veines tandis que l'autre continuait à brailler en se tapant la tête contre les murs.

Nous cesserons de nous fréquenter, pendant les quatre années suivantes, préparant chacun pour soi l'agrégation de philosophie, où nous fûmes reçus l'un comme l'autre du premier coup. Je la retrouve, émue et réservée comme moi, dans la file d'attente, devant le bureau des autorités académiques qui allaient nous proposer de choisir un poste. Elle était toujours aussi belle et moi toujours avec la dingue, devenue de surcroît prochinoise.

Je fus nommé à Montpellier où elle vint me rendre visite quand mon épouse décida de me

quitter avec sa violence accoutumée, en convoquant avec le jules de ma mère. (Si elle crève avant moi, qu'elle ne compte pas me voir à son enterrement !) Mais l'ange morbide de l'impuissance qui, chez moi, s'acoquine volontiers avec celui de la honte et du remords, n'avait pas desserré son étreinte : nouvel échec, nouvelle humiliation.

Sur les conseils de sa famille, elle prit ses distances, d'autant que je n'allais pas très bien. Savoir que le type qui s'était tapé ma mère se tapait ma femme, provoquait en moi de pénibles égarements.

Deux ans passent. Je suis désormais en poste à Compiègne, où je décide subitement de tout laisser tomber : je ne prendrai plus, avec les militaires rentrant de permission, le train de sept heures à la Gare du Nord, l'esprit encore embrumé par l'alcool bu la veille, je n'irai plus suer d'angoisse devant une classe de philo hallucinée de me voir passer un trimestre entier à commenter six lignes de Nietzsche. Je suis libre, je ne suis plus prof, pour moi la vie va commencer... Sur les conseils de mon analyste, Félix Guattari – qui me confiera pour apaiser mes scrupules qu'il est l'héritier Bania –, je renonce à démissionner et prends un congé-maladie longue durée.

Un beau matin d'avril, je frappe à sa porte. Elle habitait un joli rez-de-chaussée, dans une cour pavée du 13^e arrondissement.

Commence alors une longue séance de rattrapage sexuel qui durera tout un printemps et dont il ne me reste qu'un souvenir : je lui avais confectionné un collier à partir de bouquets de violettes cueillies dans les sous-bois de Seine-et-Marne. Je me réjouissais de saccager ce bijou floral éphémère, à coup de baisers carnassiers sur son cou et sa gorge.

Marchant seul sous la neige au Père Lachaise après la cérémonie funèbre je me dis : dans cette vallée des approximations inélégantes qui s'appelle la vie, nous avons eu, pour nous seuls, un moment longtemps différé, mais finalement accompli, d'amour parfait où la chair célèbre la chair en toute liberté.

Nous ne le savions pas, mais nous soldions dans nos étreintes les comptes de notre adolescence et, croyant nous rejoindre, nous étions l'un comme l'autre sur le départ vers notre vie d'adulte.

Ni l'amour ni la neige n'y sont éternels.

Mort dans la rue

J'ai, l'autre jour – mu par une curiosité affectueuse et admirative –, offert mon concours à une amie. Elle anime une association qui s'est fixé pour tâche d'offrir une sépulture et une cérémonie funèbre digne de ce nom à ceux qui meurent anonymes dans la rue.

Nous sommes sept au cimetière de Thiais, le jour où un million de Français accompagnent Johnny Hallyday pour son dernier voyage, entre l'Étoile et la Madeleine. Il y a là mon amie, deux SDF, le chauffeur du fourgon, deux employés municipaux et moi.

Dans la fosse bétonnée gît Varoslaw Szabotsky, mort à soixante ans d'alcool et de misère. Il se faisait appeler Johnny, par amour pour le chanteur défunt. Je m'apprête à lire une brève allocution, partiellement inventée, où je compte évoquer une jeunesse aux chantiers navals de Gdansk, pétrie d'idéal syndical, puis la lente descente d'un immigré en France, vers le dénuement et le désespoir. Mais un des SDF, polonais lui aussi, m'arrête :

— Non pas discours... Johnny vouloir

chanson... il vouloir que nous chanter *le Pénitencier*...

Le petit groupe entonne alors dans le cimetière désert, sans être ni au diapason ni à l'unisson, le premier couplet de la fameuse chanson :

« Les portes
du
pénitencier
bientôt vont se refermer
et c'est là que je finirai ma vie
comme d'autres gars l'ont finie... »

Pascal : « On jette enfin de la terre sur la tête et en voilà pour jamais. »

Ce texte se trouve dans la liasse des *Pensées* nommée « Commencement ». On y trouve un autre texte où il compare la vie de l'homme à un cachot où il est enfermé.

Mort des vieux amants du Lutetia

« Les vieux amants » : c'est ainsi que la presse a baptisé Georgette et Bernard Cazes après qu'ils se sont donné la mort ensemble, dans une chambre du Lutetia, dans la nuit du 21 au 22 novembre 2013. Vieux et amants, ça semble antinomique surtout quand on meurt à deux dans une chambre d'hôtel. Dans *Hôtel du Nord*, comme dans *Les Amants d'un jour*, la chanson de Piaf qui s'en inspire, ce type de suicide romantique fait appel à la fougue, à l'insouciance, au désespoir dont seule serait capable la jeunesse.

Cette jeunesse, cette beauté et cette fougue, elle fut la leur quand naquit leur amour il y a soixante ans, un amour qui les a portés jusqu'à cette date où, s'aimant toujours, ils ont décidé ensemble d'en finir. Entendu ainsi, ça n'est pas si mal l'expression « vieux amants » ; c'est quintessentiel, comme les « vieux cognacs », ou les grands vins patiemment vieillis. « Vieux amants » c'est comme vieux sages, vieux fous, ça rayonne d'une grandeur sourde et contenue, comme seule en produit l'alchimie du temps.

Pascal dit dans une phrase atroce : « On meurt seul donc on vit seul. »

Pour nos vieux amants ça n'est pas vrai, puisqu'ils meurent à deux, faute de pouvoir accepter de vivre l'un sans l'autre. Preuve évidente qu'on ne vit pas seul quand et tant qu'on s'aime. Peut-on imaginer une marque d'amour plus désintéressée que celle qu'on est prêt ou prête à payer de sa vie ? Et quand on se la donne – la mort, la preuve – l'un à l'autre, n'est-ce pas clamer avec une force inouïe qu'il n'y a eu entre nous rien d'autre que l'amour ?

Cette preuve désintéressée, on se l'accorde, c'est vrai, plus facilement quand on commence à comprendre que la vie a de moins en moins d'intérêt à quatre-vingts ans passés et qu'elle n'en aurait plus aucun s'il fallait la vivre l'un sans l'autre.

Je m'en veux d'avoir écrit la phrase qui précède. Elle fait planer sur le suicide des vieux amants un soupçon de pis-aller, de faute-de-mieux, qui entache la noblesse de leur geste. Mais peut-être va-t-elle m'aider à mieux la comprendre.

Je me souviens d'*Amour* le film de Michael Haneke, ou Trintignant étouffe Emmanuelle Riva qui a définitivement perdu la tête, avant de disparaître à son tour on ne sait où ni comment.

Pourquoi est-ce ce meurtre qui justifie que le film s'appelle *Amour*?

En pensant à toi, oui à toi que j'aime depuis presque trente ans et qui vieillis avec moi, je me dis : pourrais-je survivre au constat que tu n'es plus là ? Le fardeau de la vie devient trop lourd à porter si tu m'en laisses supporter seul la charge. Je suis, en t'aimant, redevenu cet enfant pas encore né qui ne peut survivre à la mort de celle qui le porte, et toi de même. L'amour a fait de nous deux mères porteuses, dont l'une porte l'autre.

Et si tu ne meurs pas avant moi, pourrais-je supporter que tu te dégrades sous mes yeux au point de ne plus me reconnaître ? L'inverse me serait plus facile sans doute : il est préférable que je meure ou que je perde la tête avant toi. Mais cette perspective ne suffit pas à me consoler de l'idée horrible qu'on pourrait vivre, puis mourir l'un en face de l'autre, sans ne plus savoir qui on est. C'est impensable, inadmissible, quand on a été tout l'un pour l'autre.

Et c'est là que réside l'inaltérable grandeur du suicide des vieux amants. Ils se suicident au nom de leur amour bien sûr, mais aussi et surtout de la conscience qu'ils en ont. Ils se suicident au nom du plein amour en conscience, de

la pleine conscience de l'amour. Ils se sont aimés trente ans durant par le corps et l'esprit.

Ils ont vu leurs corps vieillir et leur amour rester intact parce qu'il s'était transmué en « fin amor » comme disaient les poètes courtois, en amour fait moins de chair que d'esprit. Et s'ils ont mis fin à leurs jours, c'est pour ne pas perdre l'esprit et l'amour qui étaient en eux devenus la même chose.

Mort de Don Juan

dans l'opéra de Mozart

Dans l'avant-dernière scène du dernier acte de l'opéra de Mozart, Don Juan et le Commandeur transformé en statue de pierre s'empoignent dans un duo célèbre (*Pentiti! – No! – Sì! – No! – Sì!*). Ils s'affrontent violemment, comme durant le duel du premier acte, où le Commandeur meurt frappé par l'épée de Don Juan, sous les yeux stupéfaits de Leporello.

Mais autant la mort du Commandeur – après une brève agonie chantée *diminuendo* en trio – est musicale, autant celle de Don Juan résonne comme un discordant blasphème. Le chœur des damnés l'appelle du fond de l'enfer, tandis que le sol s'entr'ouvre et que l'orchestre monte, avec une intensité croissante, vers le climax final. Quand le drame atteint son paroxysme, Don Juan cesse de chanter, pour se mettre, devant le gouffre, à hurler, perdant brutalement toute contenance vocale.

Ce cri de Don Juan m'a toujours semblé tragiquement incongru et même tragique parce qu'incongru. Pourtant des chanteurs qui crient, de Janis Joplin à Robert Plant ou Mick Jagger,

j'en ai entendu sans jamais m'en étonner tout au long de ma vie de mélomane. Mais à la fin du XVIII^e siècle on ne hurle pas quand on chante, et chaque fois que j'entends le cri de Don Juan, j'ai l'impression que sa véhémence désespérée est dirigée contre la musique elle-même.

Le cri de Don Juan le sépare à jamais de nous — les spectateurs, les amateurs d'art lyrique, venus pour tomber sous le charme d'un opéra. Don Juan, par son hurlement, n'est plus des nôtres. Il s'exclut de la communauté qui l'entoure, comme le supplicié s'exclut du groupe de ceux qui le regardent mourir. Par ce cri de rage ou de désespoir, le Grand Seigneur Méchant Homme tombe désaccordé, là où personne ne peut plus rien pour lui, et surtout pas la musique. Pouvait-on mieux exprimer sa damnation que par cet artifice sans artifice ? Il me renvoie au coup de pistolet au milieu d'un concert, évoqué je ne sais plus où par Stendhal.

L'effroi dérangeant que ce cri m'inspire, je l'éprouve aussi devant la toile où Francis Bacon, torturant Vélasquez, fait hurler, agrippé à son trône précipité dans le vide, le pape Innocent X. Bacon aussi assoit dans l'art une violence dirigée contre lui. Sans doute pour nous rappeler que c'est sur elle que l'art fait son siège. Elle est tapie

au cœur de l'étymologie du mot « tragédie » qui renvoie – dans la Grèce antique – au « cri du bouc » – τράγος ὠδή – qu'on égorge sur l'autel de Dionysos.

Quand Don Juan meurt en hurlant, l'art n'a plus l'art de nous dissimuler le meurtre rituel qui est à l'origine du chant, du théâtre, du sacré, des ferveurs religieuses, où se cimente la vie collective.

À peine Don Juan a-t-il rendu gorge que se font entendre les accents joyeux d'une chorale champêtre. La vie comme elle va s'est réconciliée avec elle-même parce que le Méchant Homme a payé pour ses crimes.

On aurait tort d'y voir un *happy end* de circonstance : sans la punition des méchants la tragédie n'aurait pas sur nous de vertu bienfaisante. On le sait depuis Aristote, elle est cathartique : elle met en scène une violence qu'elle nous dispense par ce biais d'exercer. Elle n'aurait pas ce pouvoir sur nous si nous ne participions avec elle un goût ancien pour le sang versé.

Mort du Père Blanchard

Quand les grandes portes de fer peintes en beige étaient ouvertes, je le voyais faire les cent pas dans la cour de sa ferme, située de l'autre côté de la rue, juste en face de notre bicoque à Montarlot, Seine-et-Marne. Il allait et venait au milieu des poules et des canards, crachait, grommelait, shootait dans des cailloux. Il portait, sous un gilet anthracite, une chemise à carreaux, des grosses galoches cloutées, une ceinture de flanelle pour maintenir son dos, une casquette qui faisait partie de sa tête. Il avait les joues couperosées de l'alcool rural, des yeux bleu clair, une moustache poivre et sel. J'éprouvais, du haut de mes sept ans, une sympathie distante pour sa bonne tronche de taiseux bougon.

Un jour, fin juin, il meurt. Sa veuve, la mère Blanchard, une petite vieille vêtue de noir que je croisais chaque matin devant la Juva 4 du boulanger itinérant, se mit à psalmodier inlassablement :

— Héla mon pauvre vieux, il est mort, qu'est-ce que je va devenir pour l'heure !

Litanie qu'elle reprenait en tous lieux et circonstances, qu'elle soit en train d'égorger un poulet ou de faire dégorger des escargots au gros sel pour le banquet de fin de moissons. Ça nous faisait marrer, nous les petits parigots-têtes-de-veau de la maison d'en face, de l'entendre geindre et nous ne manquions pas une occasion de lui demander, pour déclencher son lamento :

— Et alors Madame Blanchard, il va comment votre mari ?

Nous trouvions ça malin de la faire pleurer la vieille, et nous délections de ses « Crénom de vingt Guieux », « Houla mon dieu », « Héla Seigneur » et autres interjections du cru.

On s'en moquait bien de la mort, des trépassés et des veuves. On avait la vie devant nous, l'espoir balayait toutes nos craintes enfantines. Je me souviens encore, comme si c'était hier, de notre insouciance ricaneuse. Maintenant que c'est à mon tour de trembler devant l'inéluctable, je paierai cher pour la voir revenir.

Mort de Bergotte chez Proust

On pourrait tous mourir comme Proust fait mourir Bergotte dans *La Prisonnière*¹ : hors de chez soi, seul, brutalement, dans un musée, comme dans son texte. Mais pourquoi pas au cinéma, sur un lit d'hôpital, dans une rame de métro ou aux caisses d'un supermarché ?

La banalité de cette mort si peu théâtrale, hors du foyer, loin des proches, avec pour seul intime soi-même, est notre lot commun de modernes. C'est l'un des traits du génie multiforme de Proust d'avoir fait entrer en littérature – avec une concision laconique qui lui est peu coutumière – la rapidité triviale de nos agonies insignifiantes.

On pourrait tous dire comme Bergotte, avant qu'il ne s'effondre terrassé :

— C'est une simple indigestion que m'ont donné ces pommes de terre pas assez cuites...
Ce n'est rien.

On aurait pu aussi bien se dire :

1. Marcel Proust, *À la Recherche du temps perdu*, t. 3, Bibliothèque de la Pléiade, 1954, p. 187-188.

— Il faut vraiment que j'arrête de boire à midi, au moins à midi, ça me rend tout chose.

Ou encore :

— Mais bon dieu où ont-ils foutu les croquettes pour chat ? Ils n'arrêtent pas de tout déplacer dans ce Monop' ! Ça me donne le tournis.

Par contre, on ne peut pas tous se dire :

— Mon œuvre d'écrivain à laquelle j'ai consacré l'essentiel de ma vie, que vaut-elle face à la délicatesse parfaite du petit pan de mur jaune de la vue de Delft de Vermeer ? Ai-je, comme l'a fait le génial hollandais, su capturer la vivacité palpitante de la vie ? Que pèse mon œuvre face à la vie, à ma vie ?

Non cela, on ne le peut pas tous.

Proust avait été en 1921 pris d'une crise d'asthme suffocante dans ce même musée du Jeu de Paume, non loin de la même vue de Delft près de laquelle meurt Bergotte. Au cours de la dernière nuit qu'il passera sur terre, il appelle, épuisé, la fidèle Céleste pour lui dire : « Il y a plusieurs retouches à faire à la mort de Bergotte, maintenant que me voici presque au même point...¹ » Bergotte, c'est le dernier

1. George D. Painter, *Marcel Proust*, t. 2, Mercure de France, 1966, p. 447.

visage vivant que veut se donner Proust avant d'endosser son masque mortuaire.

Et ce texte testament contient une affirmation dont l'audace n'a pas fini de susciter des vocations littéraires rédemptrices. Car il n'y a pas, selon Proust, qu'une manière de mourir, il y en a deux. Soit on meurt comme tout le monde, soit on meurt face à son œuvre. Dans ce cas, et dans ce cas seulement, il y a un jugement dernier. Mais dans l'autre cas, celui du plus grand nombre, désolé, rien n'a été prévu : ni le jugement ni son absence ! On s'en tiendra aux causalités hasardeuses et triviales, comme les pommes de terre du déjeuner ou tout ce qu'on voudra.

Personne ne sera sauvé. Sauf peut-être les artistes dont nul – et surtout pas eux-mêmes – ne sait si leur œuvre leur survivra, s'il y aura même encore et toujours dans le futur, des hommes pour la découvrir. Mais, à tout le moins, ceux qui ont parié pour l'exigence, le travail acharné, le sacrifice d'une vie consacrée à insuffler la vie à une œuvre, peuvent espérer connaître ce moment où finalement l'âme se pèse elle-même, et s'interroge : ai-je volé à la hauteur que j'ambitionnais ? Ai-je par ce biais témoigné qu'il pourrait peut-être exister un monde plus parfait que le mien ?

L'art est la seule rédemption que puisse imaginer un athée – c'est Proust qui utilise le terme « athée » – la seule preuve qu'un monde moins inconséquent peut prétendre à l'existence. Voilà pourquoi ce texte déclenche tant de vocations. Il n'y a pas, sauf pour quelques croyants vétustes qui croient encore en Dieu, d'autre ticket pour le jugement dernier que le dernier regard jeté par un artiste sur son œuvre.

Mort de Louis Stern

Mon père – auquel je ne songe plus que rarement – eut une mort beaucoup plus humble que celle de Sardanapale, une mort comme tout le monde, où le mourant ne tue personne en s'en allant. Son médecin, sentant sa fin prochaine, l'avait fait installer dans une unité de soins palliatifs. Branché sur des machines qui faisaient tout à sa place – y compris respirer – il survécut quelques semaines, surveillé nuit et jour par des soignants dévoués, convaincus que la mort est une maladie qui, tant qu'elle n'est pas cliniquement constatée, n'est pas vraiment mortelle.

Le vieil homme, pour rappeler à tous qu'il avait droit à une fin librement acceptée, avait tenté – dans un ultime sursaut sardanapalesque – de se tuer en s'ouvrant les veines après avoir avalé une boîte de Stilnox. Mais on l'avait sauvé et branché, intubé de toutes parts, sur les appareils qui permettent de mourir comme il faut. Ce qu'il fit peu après.

Expédier en un paragraphe la mort de l'homme dont je porte le nom pourra sembler

d'une légèreté blasphématoire. J'en conviens : la mort de mon père – survenue en 2008 – m'a allégé, voire soulagé. Car cessant de vivre, il cessa en même temps de peser sur moi de tout son poids. Et dieu que cet homme rempli de chagrin, de silence et de reproches, était lourd à porter.

Son nom, en allemand, signifie « étoile ». C'en était une, mais sans rayonnement, comme celles qui, effondrées sur elles-mêmes au fond des trous noirs cosmiques, sont d'une densité telle qu'elles empêchent la lumière d'échapper à leur attraction singulière.

Aspiré dans le néant par tous les morts qu'il avait dû ensevelir dans son cœur, sans jamais rien retrouver d'eux, ni pouvoir leur offrir une sépulture, Louis Stern, dont le père, la mère et les quatre frères et sœurs avaient été raflés par la police française, puis gazés et brûlés à Auschwitz, n'émettait rien. Il ne pouvait rien dire de sa peine ni de sa vie, dont il répétait inlassablement qu'il allait me la raconter, sans jamais parvenir à proférer, quand il essayait de se livrer, plus qu'un sanglot vite étouffé. Interminablement, Louis Stern ne disait rien, me laissant pressentir qu'il avait tant à me dire, me reprochant de ne pas savoir l'écouter.

Je lui en voulais de m'imposer ce silence

culpabilisant dont la force d'attraction restait sur moi immense, puisqu'elle recélait dans son mystère tragique, la moitié de ma généalogie. J'en fus délivré quand je découvris qu'il y avait au fond du trou noir la lumineuse évidence d'un mensonge qui me concernait au plus profond.

J'appris, pour mes 33 ans, que Louis Stern ne me cachait pas seulement le destin des siens, mais aussi le mien : je n'étais pas son fils. Il m'avait adopté quand il avait épousé ma mère, à la fin de la guerre. Elle était enceinte d'un autre, un peintre de Montparnasse qui l'avait cachée en 1944, tandis que les hommes du commissaire David la traquaient, elle et sa famille, depuis que son frère, combattant des FTP-MOI avait été arrêté et fusillé avec ceux de l'*Affiche Rouge*. Avant que Louis Stern ne me reconnaisse, je me suis appelé quelques mois Thomas Elek, comme mon oncle héroïque (*voir* Mort d'Hélène).

Stern convint de son mensonge et s'excusa en pleurant de m'avoir caché la vérité.

J'en fus soulagé : je cessai d'orbiter autour de ce gouffre obscur et terrifiant où il voulait m'entraîner. Les siens redevenaient les siens et n'étaient plus vraiment les miens. Mon frère cadet qui se trouvait désormais en première ligne devant les affres de sa généalogie, fit une

profonde dépression. Moi j'allais mieux. J'avais perdu une deuxième fois la moitié de ma famille, mais j'allais mieux. Puisqu'il m'avait menti sur mes origines, je n'avais plus à porter ses morts. J'étais dédouané par son mensonge, j'en devins absent, cassant, voire méprisant, et le peu qu'il me disait, il cessa de le dire.

J'ai longtemps gardé en me contentant de le survoler à distance un texte d'une dizaine de pages qu'il avait écrit à mon intention en 2001. Je me disais « je le lirai plus tard », sans m'avouer que j'attendais qu'il fût mort pour pouvoir m'y plonger à mon aise, puisque je n'aurai plus à me justifier de vive voix devant lui des nombreuses accusations qu'il y proférait à mon endroit, dont la principale était, comme à l'accoutumée, que je n'avais su ni l'écouter, ni l'entendre.

Tu es mort, Louis Stern, il y a dix ans et je te lis et relis, envahi par instants du souvenir de ta voix, partie avec ton corps en fumée, car tu voulais être brûlé, disais-tu, comme les tiens l'ont été.

Ta vie est un roman, annonces-tu à qui veut t'entendre. C'est indéniable, elle a un côté *Vie et Destin*. C'est un roman écrit à coups de marteau comme dirait Nietzsche. Parce que tu

es tombé pour y tournoyer sans secours dans le tambour de la Grande Histoire. Absurde lessiveuse où tout s'entrechoque sans rime ni raison avec une violence inouïe. Dans un vacarme de symphonie, les hauts y sont hauts et les bas abyssaux. Nous ne comprenons rien à de telles amplitudes, nous les enfants surprotégés de l'après-guerre, soucieux avant tout de voir nos vies s'allonger en longueur, sans jamais qu'elles ne gagnent en hauteur.

Tu nais dans une petite ville de Hongrie. Tu es l'aîné d'une famille juive de petits industriels fabricants de chapeaux de paille, à la fois travailleurs et pieux. Tu voues une admiration sans borne à ton père, héritier de nombreuses générations de patriarches cabalistes. Il ne manque jamais de bénir les siens la veille du Kippour et avant de se rendre à la synagogue pour le *Kol Nidré*, il impose ses mains sur ta tête. Ton enfance, bercée des chants tziganes que te fredonne ta mère, se déroule dans une joyeuse harmonie de tous et de tout.

Mais la crise et la violence antisémite font exploser le monde d'hier : te voilà avec les tiens émigré en France à la fin des années vingt, condamné à réapprendre à vivre dans une Europe entrée en turbulence. Tu seras sioniste un temps, puis communiste, mais pas assez sec-

taire pour le rester. Dix ans après son arrivée en France l'enfant juif orthodoxe s'est métamorphosé : tu travailles, tu es marié, athée, naturalisé et tu pars faire ton service militaire à Alençon, dans la cavalerie, où des officiers aristocrates formés à Saumur vont t'apprendre comment on se tient sur un cheval.

À peine as-tu fini ta mue que la guerre éclate. Tu survis aux balles allemandes, à la débâcle, aux bombes des stukas et te retrouves prisonnier en Prusse Orientale. Ces années de captivité constituent, contre toute attente, un intermède paradisiaque. Tu parades, beau cavalier martial et cajoleur – tu es modéliste et de rien tu sais faire une robe –, parmi des légions d'épouses inconsolées dont les maris sont sur le front. Tu n'as jamais été, tu ne seras plus jamais aussi heureux.

C'est par la Prusse Orientale que les Russes victorieux entrent en Allemagne. Ils tuent, pillent, violent et font payer à tous – hommes, femmes, enfants, vieillards, animaux – ce qu'ils ont eu à subir.

Que sont devenus les tiens ? Tu l'ignores et tu veux rentrer au plus vite à Paris. Mais les Russes se méfient : tu es juif et vivant, donc tu as collaboré. Tous les prisonniers partent, mais toi on te garde et on t'interroge encore et

encore. Quand, finalement, tu rentres à Paris c'est pour recevoir le coup de grâce. Tu as échappé au froid, à la faim, aux balles, mais les tiens n'ont pas eu ce privilège. Ils ont disparu, sans laisser de trace.

Comment survivre à la honte d'être encore là quand tous tes proches ont été massacrés ? Ta chance s'est transformée en un cauchemar dont tu ne reviendras pas. Tu essaieras pourtant. Au Lutetia, tu rencontres une jeune juive de dix-sept ans, enceinte, venue secourir ceux qui rentrent. C'est ma mère et l'enfant qu'elle porte c'est moi. Tu l'épouses et tu m'adoptes.

Tu m'écriras dans ton texte : « Sache seulement que c'est du septième niveau de l'enfer que j'ai réussi d'émerger à la vie grâce à la possibilité de donner le nom de mes disparus à cet enfant abandonné par son père avant sa naissance, de l'adopter et prendre en charge toute sa famille. »

En naissant je te rends à la vie. Il fallait toute l'innocence de celui qui vient au monde pour accepter ce marché d'outre-tombe.

Une fois, une seule fois, je suis parvenu à t'arracher, devant une photo où ils étaient tous réunis, le nom de tes frères et sœurs. Tu me les hurlas dessus en sanglotant comme un dément.

Mort d'une vache à Bénarès et d'un chat à Paris

Je suis à Bénarès depuis une semaine sur les bords du Gange. Mon hôtel, aménagé dans un petit palais, se situe sur le quai, en haut d'une longue et haute volée de marches de pierre, comme il y en a tant ici, le long des Ghats qui séparent la ville du fleuve. La petite bâtisse jouxte une immense demeure de style moghol, imposante comme une forteresse. Ses murailles, où l'ocre rouge a de longue date pâli et, par endroits, viré au gris charbonneux, s'élèvent impénétrables, sans la moindre ouverture, en prévision des crues du fleuve. Aux angles de la façade, des tours qu'on dirait dessinées par Moebius, semblent faites de quatre énormes tiges de pierres liées en faisceaux. Elles supportent à leur sommet des bulbes aux arêtes vives, ajourés de fenêtres et ceints de colonnades.

Je me sens bien dans ce cadre à ce point vétuste qu'il est devenu sans âge. Des trois fenêtres de ma vaste chambre, je domine le fleuve que je vois à ma gauche, traversé au loin par le grand pont métallique construit pour le chemin de fer par les Anglais. À ma droite, le

Gange vire pour décrire la courbe majestueuse qui accueille sur une rive la ville sainte. Car Bénarès n'est que d'un côté du fleuve. De l'autre s'étendent jusqu'à de petites collines dans le lointain, des bancs de sable, des marécages, des prairies herbues.

« Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » se demandait Leibniz. Bénarès, sans contester la ville la plus métaphysique du monde, semble incarner la question et lui trouver une réponse : le Gange a deux rives, sur une il y a quelque chose et sur l'autre, rien. Bénarès n'est pas comme Paris, Londres ou Budapest une ville à deux rives, mais à une. À l'image de la vie qui se tient sur un seul bord. La mort occupe tout l'autre.

Pourtant, là où il n'y a rien, où la nuit, quand elle tombe, se fait plus noire encore, surgit tous les matins vers cinq heures, précédée de la symphonie silencieuse des rosissements du gris qui s'éclaire en bleu dans le ciel et en vert dans l'eau, le disque orange du soleil, tandis que retentissent d'on ne sait où, les psalmodies lointaines des fidèles – *Ara, Ara, Ara* – « r » roulés comment roule en klaxonnant la grande luciole métallique piquetée de lumières blanches, dépêchée par l'*Indian Railways*, sur le pont des Anglais.

Chaque jour, je me mets en marche dès avant l'aube pour voir le soleil se lever sur les Ghats. Ces berges de pierre – dont la beauté vaut celles des pyramides d'Égypte ou de Theotihuacan – s'étalent sur plus de dix kilomètres et ménagent le long du fleuve des perspectives inoubliables où alternent, en haut et en bas d'une plate-forme sur laquelle on déambule, volées de marches, forums, placettes, arènes incurvées en demi-lune, comme des théâtres antiques.

C'est une ville en soi, aux perspectives géométriques, sans voiture ni motocyclette – comme il en pétarade tant, malgré l'étroitesse du passage dans les ruelles de la vieille ville. Pèlerins, mendiants, saddhus, hommes et femmes venus au bain rituel, croque-morts et porteurs de bois pour les crémations s'y activent dès le lever du jour, sous l'œil absent des vaches qui répandent partout leurs bouses et leurs urines.

Elles n'y sont pas pour rien si Bénarès confirme immédiatement une autre évidence métaphysique de portée universelle, qui fut énoncée par Antonin Artaud dans un moment de lucidité intégrale : partout où il y a de l'être ça sent la merde.

Je ne pensais pas qu'une ville puisse encore

puer autant, sans s'en formaliser le moins du monde. Voilà ce que sentaient nos cités autrefois – relisez Alain Corbin ou Susskind –, voilà ce que sent et sentira toujours la misère : l'excrément et l'urine d'origine animale ou humaine, les ordures jamais ramassées, la crasse immémoriale dans les taudis sans fenêtre, l'huile rance refroidie, les corps trop peu lavés. Toute cette pestilence que nous avons chassée de nos villes en un siècle, revient ici intacte et se jette sur les touristes, pour dire : « Eh oui, nous existons, nous sommes là. » Il n'y a pas que des clichés dans la ville sainte, il y a aussi des habitants et leurs odeurs.

Mais qu'importe la puanteur, les bouses et les merdes de chiens qu'il faut sans cesse éviter, qu'importent les vieux palais en ruine dégueulant des montagnes d'ordures jamais ramassées qui tombent en avalanche dans le fleuve, qu'importent les femmes obèses relevant leurs saris pour déféquer sur les dalles des Ghats, qu'importent les eaux putrides et mortes du Gange, risiblement appelé « source de vie » et dont aucun hindou ne veut mettre en doute le pouvoir curateur, rédempteur, salvateur, qu'importent les chiens errants en bandes menaçantes, au pelage mité par les morsures ou la gale, qu'importe cet enfant infirme, 9 ans tout

au plus, qui se déplace au ras du sol dans la rue principale dans l'indifférence générale d'une foule irrespirable tant elle est dense, sa gamelle dans une main, ses trois autres membres tordus en angles impossibles à vivre. Pauvre araignée d'eau aux pattes brisées, à face humaine, tu ne connaîtras de la vie que cette mangrove mouvante, incessante, de jambes en marche, fendue par les roues des motos qui lâchent l'âcre fumée de leurs gaz d'échappement dans ta face d'enfant maudit ; qu'importe que tu sois, Bénarès, l'impure capitale de l'ordure, de la souillure, de l'immondice que les hommes, où qu'ils soient, accumulent en vivant. Ici tout finira dans la pureté qui s'élève en longues flammes des bûchers.

Je ne veux pas prendre, lors de mes promenades matinales, le risque de m'égarer dans les ruelles de la ville serpentant comme le cobra. Je reste sur les Ghats et longe le fleuve. Me voilà contraint, une fois encore, de traverser Manikarnika Ghat, où se fait la cuisine des morts.

Tout, des marches du Ghat aux sinistres immeubles troués d'ouvertures sans fenêtre, qui encadrent la zone des crémations, est noirci par la suie et la cendre.

Le cadre, c'est certain, est lugubre et pourtant, ici, la mort ne me fait pas peur.

Montaigne disait que la mort nous effraierait moins si nous ne prenions pas devant elle des airs horrifiés en organisant à son propos des cérémonies effrayantes. Bien sûr on s'afflige ici de voir le défunt prendre son dernier bain dans le Gange ou se disloquer dans les flammes. Mais c'est avec sobriété et retenue, au milieu de ceux qui passent indifférents pour vaquer à leurs affaires, des touristes entassés sur des barques qui, du fleuve, photographient à distance respectable ou de ceux qui s'activent pour que le service des morts soit irréprochable.

Car on bosse au Ghat des crémations, comme dans une pizzeria géante.

Parce qu'un bûcher, ça ne marche pas tout seul ! Il a besoin de bois, encore et encore. Des barques fluviales en livrent à rythme continu. Il faut le décharger, l'empiler, le scier, le fendre, le peser, le porter à dos d'homme – c'est fou ce qu'un intouchable peut prendre de bûches sur son dos – vers les bûchers.

Les défunts aussi demandent des soins constants. On doit les oindre de beurre parfumé au santal, pour qu'ils ne sentent pas la chair brûlée quand ils brûlent et quand ils sont mis à cuire, les retourner, ramasser les carcasses qui roulent des bûchers, ou les membres

qui s'égarant. La machine tourne vingt-quatre heures sur vingt-quatre et brûle ses deux cents morts par jour ! On vient en effet de l'Inde entière pour être incinéré ici : c'est le seul endroit où l'on peut interrompre le cycle du Samsara, éviter la réincarnation et filer en droite ligne, enfin désincarné, vers la béatitude éternelle.

Elle est finalement rassurante, cette mort banale, publique, décomplexée qui se donne à voir sans emphase ni fausse pudeur.

Somme toute, du drame qui hante ma vie, pas de quoi faire un drame.

Je sens remonter en moi une sorte d'allégresse oubliée, suscitée par l'intensité du trafic funèbre dont le flux s'écoule en continu sous mes yeux. Je me tiens fasciné, au point de transit entre le monde des morts et celui des vivants et me réjouis de voir un corps succéder à un autre pour s'élever en flamme et en fumée vers l'invisible, comme je m'étais réjoui, enfant, de voir sur la jetée d'Orly les avions se suivre sur la piste avant de prendre leur envol. Ici, me dis-je, la mort voyage à ciel ouvert. Et cette pensée me remplit d'une joie inattendue.

Peut-être subsiste-t-il en moi, à mon insu, quelque chose du sentiment de délivrance et d'accomplissement de ceux qui, depuis des

millénaires, appellent Bénarès Kashi, terme qui signifie illumination, purification, salut, sainteté la plus haute. Car c'est la seule ville au monde où, selon eux, on peut, en mourant, trouver la clé de la porte qui conduit à l'éternité. Celui qui meurt ici est allégé du lourd devoir de renaître réincarné. Il ne retombera pas dans la vallée des ossements et des larmes où il lui faudrait encore naître, grandir, souffrir, mourir.

Sur le quai de Manikarnika Ghat, devant le parvis du petit temple de Vishnu aux colonnades bistre où le dieu a, dit-on, laissé la trace de son pied, une grande vache rousse est allongée sur le flanc. Elle n'a pas l'air d'aller bien du tout. Son ventre est parcouru de soubresauts, ses jambes s'agitent dans le vide, sa grosse langue noire pend hors de sa bouche. Autour d'elle ruisselle on ne sait quoi : urine, vomi, choses du dedans.

Je m'enquiers auprès d'un saddhu de passage, des problèmes de santé de la vache allongée. Il est presque nu. Sa longue chevelure lui fait un vêtement vivant. Il a barbouillé son corps de la cendre des bûchers pour l'imprégner au plus profond de la vanité de nos vies.

— *Very sick, Sir, very very sick*, me répond-il avant de disparaître.

Je m'inquiète : mais pourquoi n'appellent-ils pas un vétérinaire ? J'oublie qu'en Inde, dévotion et indifférence au malheur d'autrui – fût-ce une vache sacrée – ne sont pas incompatibles.

Nous n'avons, ma femme et moi, pas du tout le même rapport aux animaux qui sont chers à nos cœurs. À Paris quand Étoile, le chat de Catherine, vieux de plus de vingt ans a commencé à se détacher des choses de la vie, après avoir miaulé pendant plus de deux mois à tue-tête vers quatre heures du matin, il s'est tu, puis réfugié sous la baignoire pour n'en ressortir presque plus. S'il avait décidé, sentant sa fin prochaine de se faire discret, c'est qu'il pressentait, en bon félin, qu'il devenait fragilisé par l'agonie, une proie pour un éventuel prédateur.

Dans une ultime tentative de sauvetage, Catherine fit appel à trois reprises (250 euros l'intervention) à des équipes de vétérinaires à domicile qu'on aurait dit, tant ils portaient dans leur immense sac à dos de matériel de soins, sortis du film *Brazil*. Je me souviens que l'un d'entre eux, un gaillard taillé comme un alpiniste, avait failli se faire taillader le bras à coups de griffes quand l'autre idiot qu'il avait immobilisé, devint fou de rage pendant qu'il le

piquait pour son bien. Un Mainecoon fou de rage, même affaibli, ça vaut un petit puma quand ça attaque.

L'action des vétérinaires venus d'ailleurs porta un temps ses fruits : le vieux fauve d'appartement gagna trois semaines. Mais l'heure vint où c'était l'heure. On tira le félin de dessous la baignoire, et il reçut la piqûre dont on ne revient pas. Étoile mourut caressé par Catherine qui lui fredonnait doucement des berceuses, le museau enfoui dans les seins généreux de Blandine, une jolie vétérinaire douce, efficace, rassurante, à la blondeur angevine. Qui ne voudrait d'une telle mort ?

Je ne pus m'empêcher de lui demander si elle ne faisait que les animaux ou si, quand mon tour viendrait, elle voudrait bien s'occuper de moi comme elle s'occupait des chats, des chiens, des tortues ou des canaris. Elle esquissa un sourire.

La grande vache rousse allongée près du temple de Vishnu semble aller de plus en plus mal. Ses pattes ne bougent plus, sur ses flancs la respiration se fait de moins en moins perceptible. Elle émet un discret meuglement soupiré, puis expire sans que personne ne se formalise.

Mort du cheval dans *la Mort de Sardanapale*

Un détail de *la Mort de Sardanapale* persiste à attirer mon attention : les deux grandes têtes d'éléphant sculptées, aux défenses sciées, qui surmontent à droite et à gauche le bas du lit du tyran. Elles ne viennent ni de Ninive ni de Mésopotamie, mais d'Inde. Une Inde que Delacroix ne connaissait pas. Une Inde d'emprunt qui lui sert à faire oriental et antique, comme lui servent le turban de maharajah sur la tête du tyran, ou les leggings, serrés des mollets aux chevilles, que porte l'égorgeur féroce à la droite du tableau.

Quant au sacrifice de l'épouse, ou de la favorite sur le bûcher funéraire de l'époux, auquel la mort de Myrrha fait évidemment référence, c'est une coutume qui, elle aussi, vient d'Inde. Elle y fut interdite en 1827 par les Anglais. 1827 c'est l'année où Delacroix expose son tableau.

On sait que Delacroix a lu le *Sardanapale* de Byron. Dans la pièce, Myrrha, qui est ionienne, rejoint de son plein gré Sardanapale sur le bûcher en déclarant :

— Crois-tu qu'une fille grecque n'osera pas faire pour l'amour ce que fait une veuve indienne pour obéir à l'usage ?

Je marchais un soir à Bénarès vers Dashashwamedh Ghat où sont dressées les estrades de la grande prière vespérale, en compulsant mon vieux Guide Bleu. Au chapitre « Visite des Ghats », je lis que *Dashashwamedh* signifie en sanscrit « Le Sacrifice de Dix Chevaux ».

Un nom et un rite qui s'enracinent au plus profond de l'Inde védique, dans la pratique archaïque de l'étouffement d'un cheval royal recouvert de riches parures par les trois épouses du souverain. La favorite rampait vers le cadavre de la bête et mimait une union sexuelle. Femmes, sexe, meurtres, royauté et cheval richement harnaché comme dans *la Mort de Sardanapale*.

« L'Orient oriente » disait Michaux. Est-ce la mort de Sardanapale qui m'oriente vers l'Inde ou l'inverse ? Aucune idée. Mais qu'importe : dans l'inconscient, il n'y a pas de sens unique.

Mort d'Elisabeth D.

Elisabeth était une amie de très longue date. Pas une amie qu'on se fait en un clic. Non, une amie pour la vie. Une amie qui traverse votre vie avec vous, et vous avec elle la sienne. Une amie qui sait combien il faut de temps de patience et de douceur pour pouvoir se dire amis sans mentir. L'amitié se nourrit de peu, voire de rien, comme le lierre sur les murs. C'est sa force de ne rien demander, de ne rien attendre. C'est ainsi qu'elle résiste au temps qui ronge tout comme le sel.

Les médecins lui avaient dit : il faut arrêter le whisky ou vous allez y passer pour de bon, surtout si vous le mélangez à des antidépresseurs. Elle n'a pas su ni voulu. Après quinze ans d'alcoolisme chronique, elle en est venue à bout, au bout d'elle-même. Non sans mal. À force de chutes, de comas éthyliques, de dégringolades en tous genres : dans les escaliers, au milieu des rues, au bord des routes. Elle tombait, se relevait, retombait. Il fallait être solide pour s'en infliger autant. Elle se faisait très mal et plus elle avait mal, plus elle buvait pour avoir moins mal.

Ma pauvre Elisabeth que t'avait-on fait pour que tu t'en fasses autant ? Tu avais tout pour toi : l'intelligence, le raffinement, la culture, l'âme voyageuse, généreuse. Pourquoi un tel désir de sombrer au milieu de tant de savoir-vivre ? Tu criais tes *Salva Me* dans des bouteilles vides que tu jetais dans l'océan nocturne qui s'agitait au fond de toi et personne n'entendait.

Le 31 juillet au matin ton mari m'appelle pour nous apprendre que tu étais morte dans la nuit. Nous venons d'entendre un message qu'il avait involontairement envoyé à ma femme vers 11 heures du soir après que son portable s'était, à son insu, déclenché dans sa poche. L'étoffe filtre les sons. Nous vous percevons mal. Vous riez. Ton mari dit quelque chose comme :

— Tu ne vas tout de même pas t'endormir là !

Puis il sort promener le chien. Quand il revient, tu es morte, assise face à la baie vitrée qui donne sur la mer.

Tant de *Dies Irae, dies ilae*, dans ta vie, de jours en colère, enragés les uns contre les autres. Pourtant les dernières paroles que j'entends de toi sont tendres. Je trouve sur mon portable un message vocal que tu m'as envoyé une semaine avant ta mort.

« Bonjour c'est Elisabeth. Je voulais juste faire un petit coucou, quelques baisers... Vous dire que vous me manquiez. Et comment va-t-on se retrouver un jour? »

Dans la mort, les vies en guerre contre elles-mêmes font la paix et trouvent le repos.

Agnus dei qui tollis peccata mundi, dona nobis requiem sempiternam.

Mort de François Damiens, dernier écartelé de France

Qu'est-ce qui t'a pris François Damiens, d'aller le 5 janvier 1757, frapper le roi Louis XV d'un coup de couteau ? Tu ne te souvenais pas à quel horrible supplice Ravallac avait été soumis, après avoir mortellement poignardé Henri IV un siècle et demi plus tôt ? On l'avait fait écarteler en place de Grève par quatre chevaux.

Ravallac a tué son roi, mais toi, François Damiens, tu as complètement raté ton coup : le roi était couvert d'épais vêtements d'hiver qui l'ont protégé. La lame de ton canif parvint à peine à effleurer sa hanche. Qu'importe. Pour le régicide raté ou réussi, le tarif est le même. On ne plaisante pas avec le corps du roi.

Car il est oint, ce corps. Traversé par le divin et rayonnant de sa gloire. C'est le corps-royaume qui contient les corps de tous ses sujets, et aussi le corps qui est plus qu'un corps puisqu'il communique avec Dieu. En frappant ce corps tu suscites le courroux unanime de tous les êtres, terrestres et célestes. En frappant ce corps, tu viens avec ton corps, François

Damiens, au contact de la source d'où ruisselle la grâce divine. Prosterne-toi, si tu veux qu'elle te pénètre. Or tu as eu l'audace folle de frapper ce corps nimbé d'immatériel, de le pénétrer avec une lame qui prolonge ton propre corps, ton corps de gueux, ton anticorps du roi. Et la gloire dont ce corps rayonne va en même temps t'éclairer et te faire mettre au supplice pour te détruire en te disloquant patiemment.

Qui es-tu Robert François Damiens pour oser frapper le corps royal ? Rien, justement. Un homme du peuple, ce qui, hier comme aujourd'hui, veut dire pas grand-chose. Ton père, fermier ruiné, travaillait comme gardien de prison, ta mère est morte quand tu avais seize ans. Tu fus vagabond puis domestique puis vagabond encore. Un homme sans histoire, un valet qui ne valait rien et que rien ne conduisait vers la grande histoire. Les grands, tu les côtoies en les servant. Tu les écoutes sans rien dire, surtout ceux du Parlement. Ils pérorèrent contre Louis XV, contre l'injustice et la misère qui accablent la France.

Confusément épris, à leur suite, de justice, mystique quand tu as bu, tu me fais penser au héros déglingué du *Taxi Driver* de Scorsese. Comme lui, tu n'as au fond de ta misère anonyme qu'une ambition : sortir du néant à la

faveur d'une action d'éclat qui te ferait connaître. Apparaître pour paraître, paraître pour exister, voilà le syllogisme dont tu te fais l'acteur impulsif. Pour tuer le roi tu joues de l'apparence, comme au théâtre. Tu te déguises en noble pour l'approcher, l'épée au côté, en louant une tenue chez un fripier de Versailles. Tu ne veux jouer qu'un acte. Tu n'as que cet *acting* meurtrier au programme. Tu n'as rien prévu d'autre que ce geste.

Car tu es seul, Robert François Damiens. D'une solitude que le Christ lui-même n'aurait su imaginer. Le Christ avait des Apôtres, mais toi tu n'es qu'avec toi-même : ni complices, ni amis. Ta solitude illisible autorisera Voltaire à te traiter de chien enragé d'Arras, de malheureux convulsionnaire de Saint-Médard, de forcené idiot, de monstre qui croit tuer un roi de France avec un canif à tailler des plumes. Mais que savait-il de toi ? Rien, comme tout le monde.

Tu es seul à commettre ton acte et tu veux être seul à en assumer les conséquences. Au pied de l'échafaud tu demandes – en vain – qu'on épargne à ta femme et à ta fille la honte et l'exil. Cet aveu de solitude te coûte cher car personne ne te croit. On te soupçonne, parce que tu clames sans cesse avoir agi seul, de

vouloir à tout prix cacher des complices. Durant l'instruction de ton procès, quand tu es soumis à la question, supportant jusqu'à huit coins enfoncés à coup de maillet dans les brodequins de bois qui enserrent tes jambes, à chaque étape de ton supplice, on te somme de donner des noms. Mais tu n'avais que le tien à offrir, Robert François Damiens, toi qui n'étais presque personne. Que de souffrances tu as dû endurer pour parvenir à inscrire en hurlant de douleur ton patronyme dans l'histoire des hommes.

Tu viens de la nuit, François Robert Damiens, et tu y retournes démembré, supplicié après une brève mise en lumière. Car te voilà célèbre, dans la France entière. Tu es le monstre qu'on montre et que tous veulent voir. Tu es une star. On ne parle que de toi, dans les gazettes et les salons. Mais tu paies ta gloire au prix fort.

Tu es, pendant l'instruction de ton procès, traité par la justice avec une dureté jugée proportionnelle à ton ignominie. On te trimballe d'audiences en audiences sur un lit, sanglé de courroies qui te privent de toute possibilité de mouvement, tant est grande la crainte de voir le monstre bondir à nouveau. Pourtant, face à la morgue de tes nobles accusateurs, et tout

entravé, tout malmené que tu sois, tu te fais bravache, facétieux, insolent. Tu es porté par ta gloire et malgré les tourments qu'on t'inflige, te voilà devenu quelqu'un.

Cette liberté conquise dans la solitude et la souffrance on peut l'entendre résonner dans la phrase laconique, détachée – elle me rappelle celle de Meursault à la fin de *l'Étranger*¹ –, que tu prononces après avoir écouté le verdict en forme de script détaillant minutieusement ton supplice : « La journée sera rude. »

Il faut reconnaître que le programme est chargé : nu sous une chemise, un cierge de deux livres à la main, une corde au cou, on te conduira en tombereau face à la grande porte de Notre-Dame où tu devras te prosterner et faire amende honorable. On te mènera dans le même tombereau en place de Grève où tu seras lié sur un échafaud. On te brûlera la main droite tenant le canif régicide au souffre enflammé, puis on te tennaillera avec des pinces rougies au feu, pour arracher ta peau et mettre ta chair à nu aux cuisses, aux bras et aux mamelles, on versera sur tes plaies du plomb et

1. « Il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine. » Albert Camus,

de la poix fondue et enfin on t'écartera. Ton corps démembré sera ensuite jeté au bûcher et tes cendres dispersées au vent.

Tu t'attendais à finir comme Ravaillac, Robert François Damiens ? Tu accueilles l'abominable sentence avec stoïcisme. Tu n'espères donc plus rien ? Tu reconnais l'ampleur de ton crime, tu en acceptes le châtement ? On dit que jusqu'à l'échafaud, tu attends la grâce royale. On ne va tout de même pas t'écarter pour une égratignure ! On n'est plus au XVI^e siècle ! Pourtant le *remake* aura lieu. D'autant plus immonde que personne, même les juges forcés qui en ont décidé, ne croit vraiment à sa nécessité.

Qu'ils sont nombreux les Parisiens, derrière les cordons de gens d'armes qui contiennent la foule, au balcon de l'Hôtel de Ville, aux fenêtres des immeubles qui entourent la place de Grève ! Nobles, clergé, tiers-état, populace, tout le monde est là. Personne n'a voulu rater le spectacle. Le régicide est rare et qui sait si l'occasion se présentera encore ? Faute d'assassin et aussi peut-être, faute de roi.

Il y a dans la curiosité qui anime l'immense foule autour de l'échafaud, la conscience confuse que quelque chose est en train de finir. Comme dans tous les moments de décadence,

la cruauté dont chacun se repaît, est dépourvue de naïveté. Elle se résume à la complaisance cynique pour un spectacle rare.

Tout le monde est venu pour voir. Pour en être horrifié, excité, conforté, dégoûté, indigné, mais avant tout pour voir. Les places aux fenêtres se sont louées à prix d'or et la foule, au parterre, piétine depuis l'aube. Et quand tu descends du tombereau, Robert François Damiens, un silence se fait qui pèse de milliers de regards.

Tout le monde est venu te voir souffrir et mourir, François Damien. Et comme à l'âne de la fable « on te le fit bien voir ». On mutile ton corps lentement pour le disjoindre d'une âme qui se voit refuser la délivrance de la mort. Captive d'un corps de douleur, elle volète en tous sens, s'égare dans la démence.

« Encore, encore ! » hurles-tu, Robert François Damiens, après qu'on eut versé sur tes plaies du plomb fondu. Et la foule innombrable d'applaudir. Et ça dure encore et encore, pendant quatre heures.

Mais le plus fou, le plus impensable, François Damiens, c'est que toi aussi, rendu par la souffrance indifférent aux regards qui te couvent, tu veux voir ! On t'a entravé d'anneaux de fer sur la table du supplice, mais sans immo-

biliser ton cou ni ta tête. À chaque horreur qu'on t'inflige, uniquement concentré sur ton corps, tu tends le cou pour voir quelle trace laisse dans ta chair les tourments qui te font hurler.

L'exempt Lebon, qui donne la relation la plus fidèle de ton martyr, le répète trois fois : après qu'on t'eut, en te tenaillant, arraché la chair, après qu'on eut incendié tes plaies, après qu'on t'eut écartelé à rebours, faute de parvenir à t'arracher les membres, en dirigeant les chevaux qui tiraient sur tes jambes vers ton torse, « il levait la tête et se regardait hardiment ».

Et quand enfin, après deux heures d'écartèlement raté, on finit par te désosser au couteau, afin que tes membres se détachent, au bout du tronc démembré qu'on jette au bûcher, ta tête dont les lèvres s'agitent encore, a les yeux ouverts.

Notre esprit fleurit sur le sang, la douleur et la peur, comme le nénuphar sur l'eau des étangs ! La mort pèse sur nos vies. C'est elle qui nous rend cruels et mauvais. Parce qu'ils se savent mortels, les humains font preuve d'une cruauté débridée. La mort nous est cruelle et elle nous rend cruels. À peine sommes-nous nés à nous-mêmes qu'elle nous guette, nous

tourmente de sa lugubre patience et nous invite, pour contrer la terreur qu'elle nous inspire, à rivaliser avec elle. Elle instille en nous, à son endroit, une curiosité mauvaise qui contamine jusqu'à la part la plus innocente de notre enfance. Elle se mentalise dans nos consciences en cruauté mentale.

Casanova, François Damiens, assiste à ton calvaire avec un ami et trois jeunes femmes. Il a loué une fenêtre avec vue imprenable sur le supplice. Les trois dames s'inclinent, appuyant leurs avant-bras sur la balustrade afin de laisser la place libre aux regards des deux hommes debout derrière elles. L'ami de Casanova est un jeune gigolo qui se fait appeler le comte de Tiretta, mais il était plus connu sous le sobriquet de Monsieur Six-Coups, tant il montre de vaillance aux travaux de l'amour.

Pendant les quatre heures que dure le supplice, Tiretta trousse et besogne une des jeunes femmes penchée devant lui. Casanova sert à sa gauche de paravent vivant, dissimulant aux deux autres, absorbées au spectacle du supplice, ce que leur pudeur leur interdit de soupçonner.

Le stratagème fonctionne : les hurlements de damné de Damiens sur la place qu'on tente encore et toujours d'écarteler, couvrent les frois-

sements soyeux de la robe et les gémissements voluptueux de leur amie comblée.

On dirait une scène peinte par un François Boucher devenu sanguinaire : fenêtre de boudoir avec vue sur une boucherie.

Mort de Jonathan Stern

Jonathan est mon fils, mon premier enfant. On se ressemblait comme deux gouttes d'eau. Sa mère fumait pendant sa grossesse. Il est né en catastrophe à sept mois, des suites d'un problème placentaire. On l'a mis en couveuse à Port-Royal dans un service de pointe. Je venais le voir tous les jours. Je faisais des polaroids pour sa mère, immobilisée par la césarienne. C'était un endroit étrange, silencieux, rempli de couveuses transparentes contenant des bébés minuscules. On s'en rendait compte quand surgissait un bébé né à terme qui avait un problème grave : il semblait, au regard des autres, le nourrisson d'une géante.

Jonathan a eu un problème intestinal. Son système immunitaire n'était pas terminé et son mal a pris des proportions dramatiques. On l'a opéré deux fois. Finalement l'équipe soignante m'a dit qu'il s'en tirerait peut-être avec un anus artificiel. J'ai pétié les plombs. Je leur ai dit qu'ils étaient sans doute fiers de leurs prouesses microchirurgicales et de leur dévouement, mais que ce n'était pas eux qui

allaient devoir l'élever avec ce handicap. Finalement l'infection s'est généralisée et il n'a pas survécu. Sa mère ne s'en est jamais remise. Souffrance ? Culpabilité ? Les deux. Et moi aussi, je me suis accusé de sa mort : n'avais-je pas, par mes allées et venues, introduit dans le service de pointe ultra-aseptisé où on le soignait, les microbes qui l'ont tué ?

Je viens d'apprendre qu'il est mort. Je suis devant un feu rouge, boulevard de Port-Royal et je m'entends dire avec la netteté implacable d'un verdict : « C'est toi qui l'as tué. »

J'étais coupable. De n'avoir pas voulu qu'il vive avec son handicap. D'être soulagé qu'il meure. Je m'en suis accusé, comme d'un crime.

Il y eut un enterrement auquel personne ne voulut croire. C'était, aux yeux de la famille, comme si elle avait fait une fausse couche. Ils n'avaient jamais vu l'enfant et donc il n'était jamais né. Pendant les funérailles, nous avons suivi, sa mère et moi, en tête d'un groupe dubitatif, le petit cercueil à peine plus long qu'une boîte à chaussures. Nous nous soutenions, pleurant ce début qui eut une fin si rapide.

De sa naissance à sa mort si proches, je m'étais vu simultanément naître et mourir, tant il avait mes traits.

Mort de Claude M.

J'ai connu Claude M. en 1969 quand, jeune agrégé de vingt-trois ans, j'avais rejoint mon premier poste d'enseignant en philosophie. Notre première rencontre eut lieu devant le coffre d'une 4L, tandis que nous déchargions nuitamment des piles de *La Cause du Peuple*, l'organe de la Gauche Prolétarienne, pour les mettre en lieu sûr : le journal venait d'être interdit.

Nous nous aperçûmes bien vite que notre ardeur militante d'un soir ne reposait sur rien de sérieux. Et même que rien, y compris et surtout la révolution, ne méritait qu'on le prenne au sérieux. En fait, ne rien prendre au sérieux nous semblait la seule attitude révolutionnaire possible, la seule manière de faire se rejoindre l'ironie socratique dont nous étions les rejetons surdoués, et l'envie désinvolte de tout bouleverser qui s'était emparée, pour notre plus grande joie, d'une grande partie de la jeunesse.

Bien sûr, dès l'automne 68, on vit surgir des turbulences ceux qui vinrent y surfer pour trouver l'élan leur permettant, le reste de leur vie

durant, de se prendre au sérieux. On venait à peine de goudronner les rues délavées et BHL, déjà, prêchait en chemise blanche dans les amphis de la Sorbonne. Glucksman, s'installait à la tête des cortèges et Cohn-Bendit jouait dans un film de Godard son propre rôle d'agitateur théâtral. Sartre se laissa hisser sur un tonneau de mazout devant Billancourt, où il harangua quelques prolétaires goguenards. Le mouvement avait son Commandeur et le Commandeur sa statue. Autour de ce monument éphémère, s'agitait toute une faune d'elfes comploteurs issus du gauchisme trotskiste et prochinois, ou des jeunesses communistes. Ils voulaient prendre place en révolutionnaires dans l'Histoire, ou, à défaut, en raconter une qui fût convaincante. Ils furent les premiers apôtres du *story telling*, les premiers à comprendre que faire l'Histoire ou la raconter, c'était au fond la même chose. Intuitivement, ils sentaient sans se l'avouer qu'il n'y aurait jamais de révolution, mais seulement des engouements idéologiques collectifs et qu'il fallait en être le creuset, puis œuvrer à les propager. Il ne leur manquait qu'un journal. Il naquit bientôt et fut baptisé *Libération*.

Tandis qu'une partie des révoltés – délaissant le soutien enthousiaste à la lutte héroïque

du peuple vietnamien – retrouvait le chemin du sérieux aux côtés du Fatah ou du féminisme balbutiant chez les filles, nous persévérions, sardoniques, à rire sous cape. Nous étions juifs et, à ce titre, une mésaventure qui m'était survenue déchaînait l'hilarité de Claude.

J'avais recueilli dans mon studio provincial de prof, une poignée de travailleurs immigrés politiquement trop turbulents pour l'atmosphère feutrée des foyers Sonacotra qui leur avait refusé l'asile. Soucieux de contribuer à l'élargissement de leur conscience révolutionnaire et ne sachant pas trop quoi leur dire après le couscous du soir, d'autant que la plupart s'exprimaient dans un français hésitant, je m'étais exclamé, leur désignant les deux leaders des Panthères Noires qui trônaient en veste de cuir, un béret noir crânement vissé sur la tête et un fusil à pompe dans les mains, sur l'affiche punaisée au-dessus de la gazinière : « Patrons pan-pan ! capitalistes pan-pan ! », et l'un d'entre eux avait joyeusement enchaîné : « Juifs pan-pan ! »

Le lendemain, je leur signifiais froidement leur congé et quittais définitivement l'action militante sous toutes ses formes, signatures de pétitions incluses.

Nous ne militions pas, mais nous n'avions

pas perdu le sens de la provocation. Frères en ironie, nous prîmes appui sur notre commune envie de rire de tout pour nous comporter avec une totale légèreté, notamment dans nos vies professionnelles. Il est vrai qu'au début des années 70 on n'avait pas, comme aujourd'hui, le culte du travail et de la sécurité sociale.

Claude qui enseignait à la fac, invita ses étudiants à commenter sur table un texte tiré de la *Grammaire Logique* de Jean-Pierre Brisset, le génial fou littéraire idolâtré des Surréalistes. Celui-ci y affirmait que l'homme descendait des grenouilles et qu'il suffisait pour le comprendre de remonter aux origines du langage. Ainsi, le mot « examen » venait à coup sûr de « je m'examine », qui venait de « je me sexamine », qui venait de « j'ai le sexe à la main ». Le choix de ce texte valut à Claude d'être définitivement exclu de l'Université.

Quant à moi, j'envoyais tout promener au bout de deux ans d'enseignement au lycée, pour me consacrer à la gravure sur cuivre, puis à la vie champêtre, puis à la peinture de plafond, puis à divers métiers, dont celui de pigiste à *Qui Police*, ou de traducteur du *Machiavel* de Leo Strauss.

Le désastre social auquel nous avons choisi, chacun à notre manière, de nous exposer ne

nous avait ôté ni le goût de penser, ni celui d'écrire. Banni dans d'obscurs lycées de banlieue, Claude se mit à publier des ouvrages de philosophie, tandis que je m'attaquais au mythe de Thésée dans un livre bien accueilli par la critique, mais dont j'attends – aujourd'hui encore – qu'il fasse date.

Cette vertu d'insouciance, cette envie de rire sans temps mort ni entraves, nous détachait de tout et nous offrait le privilège d'une lucidité d'extra-terrestres. Nous publiâmes quelques textes ensemble dans *Les Temps Modernes*, dont un « Projet de Peur Perpétuelle », qui annonce, dès la fin des années 70, l'avènement de cette ère de l'Effroi dans laquelle nous sommes entrés le 11 septembre 2001.

Une brouille violente nous sépara pour un temps au début des années 80. Claude me traita de raté en réponse à une lettre où j'affirmais qu'il avait une mentalité d'égorgé. Piqué au vif, j'abandonnais ma vie d'errance pour la publicité, affichant, comme pour damer le pion à mon ami, tous les signes d'une réussite insolente : Rolex, vestes en cachemire, pompes de chez Loebb, chemises sur mesure, loft dans le quartier de la Bastille, femme tendance, enfant bébé nageur, il ne manquait aucun détail à ma panoplie.

Nous nous réconciliâmes, mais nous nous vîmes moins. Claude philosophait pour un lectorat qui allait s'amenuisant, tandis que je crachais des slogans qui ne firent pas ma gloire, puisque dans la publicité, l'auteur accepte, contre une confortable rémunération, de rester anonyme.

Et soudain Claude, sans crier gare s'est brusquement retiré. Avec qui vais-je désormais pouvoir rire de tout ? Quand on est seul à rire de tout, on passe facilement pour un fou...

Claude, m'a-t-on dit, affirmait avec véhémence sur son lit d'hôpital – alors que chacun essayait de faire médicalement au mieux pour qu'il survive – qu'il était tombé dans une entreprise de destruction de l'âme humaine. L'équipe soignante lui mit en main une sorte de pari pascalien : son cœur faiblissait vite, il lui restait peu de temps. Que gagnerait-il à refuser une opération de la dernière chance ? Sans doute risquait-il d'y rester, mais si on ne tentait rien, il n'avait, à très brève échéance, aucune chance de survie.

Dans un premier temps, Claude déclina l'offre, préférant, comme Socrate, mourir les yeux ouverts, en philosophe. Puis il céda aux raisons des soignants comme à la sollicitude de

sa famille. On l'opéra. Il mourut sous anesthésie générale. La meilleure mort pour la plupart, mais pas pour lui.

Bien que tu ne sois apparu dans ma vie qu'à ma vingt-troisième année, tu es pour moi, mon cher Claude, l'ami de toujours. Si la vie était un texte et ses épisodes des phrases qui succèdent à des phrases, l'ami de toujours en serait la ponctuation. Car s'il vient et revient dans le cours de nos existences, c'est pour y ménager des respirations, des virgules et des points-virgules, pour nous offrir des points d'interrogation, de suspension et d'exclamation, qui sont autant de silence d'où nous pourrions, extraits un instant du cours des choses, lire notre vie comme si c'était un roman.

Nous eûmes longtemps ensemble, mon cher Claude, ce pouvoir de rabouter nos âmes, de faire, comme le dit Montaigne de La Boétie, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. L'un finissait les phrases de l'autre, nous écrivions, enseignions, méditations d'une seule et même voix.

Platon disait que la principale qualité d'un philosophe c'était la capacité de s'étonner. De quoi t'étonnais-tu, mon cher Claude ? Je crois que s'il fallait définir d'une formule le sens de

ton entreprise philosophique – telle qu’elle se montre dans *Le Juste Ton de la Vie* ou dans *Qui est Moi Aujourd’hui?*, tes deux livres majeurs – on pourrait dire : tu t’étonnais d’être vivant. Tu philosophais sur l’étonnement qu’il y a à se retrouver vivant. Un étonnement double : celui d’être en vie, celui de s’y retrouver.

La vie – pensais-tu – s’étonne en nous de se retrouver. Car la mort ne suffit pas à la séparer d’elle-même. Cessons de regarder la vie du point de vue de la mort et de la crainte qu’elle lui inspire. La vie ne bute pas sur la mort dans un conflit binaire. Elle sait que la séquence est ternaire, comme le pensait l’Orphisme : la vie-la mort-la vie.

Tu m’obliges à réfléchir sur ce que signifie mourir pour un vivant qui poserait que le fil ne se rompt jamais entre la vie et la mort.

« Il est temps, disais-tu, d’apprendre non qu’on va mourir, mais qu’on a déjà été mort. »

Et tu ajoutais : « Tout naître ne cache-t-il pas un renaître ? »

Rentrant de Bénarès où ils sont nombreux à penser comme toi, j’apprends que tu n’es plus.

Je n’aurais pas eu le temps de te lire ce texte de Montaigne, énigmatique, quasi hindouiste,

que tu devais connaître et que tu aurais pu écrire :

« La mort est l'origine d'une autre vie. Il nous en coûta d'entrer en celle-ci et nous en avons pleuré. Car nous avons dû dépouiller notre ancien voile en y entrant. »

Le nouveau-né pleure, en naissant, le mort qu'il a été. Il pleure sans doute aussi de ne pouvoir jamais le connaître. Naître, c'est se méconnaître. Se retrouver et l'oublier.

Mon cher Claude, mon ami. Le secret enfoui de la jointure sans couture entre la vie et la mort, tel est le secret de l'ami. Lui et lui seul sait.

On ne meurt pas, Claude. L'ami ponctue les pages du livre. Lui, et lui seul, comprend qu'elles sont en nombre infini.

Mort de Sardanapale avec bande-son et odorama

Pour me soustraire au raffut importun qu'engendre le lourd piétinement des groupes de touristes chinois venus contempler en cohortes nostalgiques *La Liberté guidant le Peuple* – elle fait face à *la mort de Sardanapale* dans la Galerie Mollien –, je me laisse souvent aller à imaginer quels sons, quelles odeurs pourraient en émaner si elle n'était ni inodore ni muette.

La Mort de Sardanapale pourrait sentir la peur et la sueur musquée des courtisanes parfumées, le bois et la chair brûlés dans l'incendie qui fait rage au fond du tableau. Elle résonnerait des cris, des pleurs et des gémissements de ceux qu'on assassine. Les hennissements du cheval poignardé couvriraient cette cantate désordonnée et ses sabots qui martèlent les poutres du bûcher, lui imprimeraient un rythme chaotique. Comme *Guernica* de Picasso, où trône également un cheval agonisant, *la Mort de Sardanapale* contient en silence du tintamarre. Et ce n'est pas un hasard si ces deux toiles ont, chacune dans leur temps, fait grand bruit.

Mort de Don Miguel de Mañara, une autre Don Juan

Je me souviens du choc que j'ai ressenti – visitant Séville – quand je me suis laissé frôler en pensée par l'ombre énigmatique de Don Miguel de Mañara, un gentilhomme du Siècle d'or au destin contrasté, dont on dit qu'il fut, après Don Juan Tenorio – le héros littéraire du *Convive de pierre* de Tirso de Molina –, un autre Don Juan, mais, lui, en chair et en os.

Je découvre Don Miguel de Mañara d'abord sous la forme d'une statue de bronze, face à l'église de la Sainte-Charité. C'est l'effigie d'un gentilhomme aux allures de spadassin, portant bottes, rapière et chapeau à larges bords. Un homme en guenilles, trop faible pour se mouvoir seul, s'agrippe à ses épaules.

L'œuvre rend hommage à celui qui ne ménagea ni sa fortune ni ses peines pour faire de L'Hôpital de la Sainte-Charité – à l'origine une morgue pour les condamnés à mort et les nombreux marins noyés dans les eaux du Guadalquivir – le lieu d'accueil de tous ceux que le destin laissait sans recours : malades incurables, victimes des inondations du fleuve, indigents de toutes sortes.

Voilà bien un grand homme qui force l'admiration, me dis-je face à ce monument érigé en l'honneur de l'ancêtre spirituel de Mère Teresa.

Aussi suis-je surpris lorsque, pénétrant dans l'église de la Sainte-Charité, je me vois forcé de piétiner sa sépulture. C'est lui qui a, dans son testament, exigé d'être inhumé ici, à l'entrée de l'église, afin que chacun le foule au pied, sous une pierre où est gravé : « Ici repose le plus méchant homme qui ait jamais existé. »

Qu'avait-il à se faire pardonner ? Ses trente ans de débauche dans les bordels de Séville – et ce grand port n'en manquait pas – où, selon ses propres dires, « j'ai servi Babylone et ses vices et bu à la coupe immonde de ses voluptés » ?

Mais il avait changé de route, renonçant à la luxure pour la voie sainte de la charité. Voulait-il humblement faire savoir à la Confrérie religieuse des Frères de la Charité, dont il avait si ardemment servi le dévouement, qu'il n'en avait pas fait assez et qu'il ne méritait pas les honneurs dont on voulait le gratifier ?

Mais s'il se sentait indigne de la Sainte Église et de ses plus fidèles serviteurs pourquoi avoir commandé au peintre Juan de Valdés Leal la grande vanité intitulée *Finis Gloriarum Mundi* qui vous saute au visage dès qu'on pénètre dans l'église ? On y voit un cercueil ouvert où ricane,

parce qu'il n'a plus de lèvres, un prélat vêtu d'un linceul blanc et or, grouillant de vers.

C'est Mañara et lui seul qui est le maître d'œuvre – comme il est celui de la construction de l'église et de la rénovation de l'hospice – de ce dispositif funéraire macabre (la sépulture au seuil du sanctuaire, la toile cauchemardesque dans l'église) que n'aurait pas désavoué Luis Buñuel. Et s'il l'a fait, ce n'est pas sans l'ambition de nous passer un message.

J'ai longtemps pensé qu'il s'agissait d'une subtile dérobade et qu'en refusant les honneurs du sanctuaire ecclésiastique sous le prétexte d'une feinte humilité, ce Don Juan-ci – quoique converti en apparence – faisait finalement comme l'autre : il disait non au repentir et à tous les commandeurs, y compris ceux de la Sainte Inquisition.

C'était n'avoir rien compris au labyrinthe tortueux de la religiosité baroque espagnole. Car c'est sa foi inébranlable qui oblige Mañara à rester au seuil de la maison de Dieu. Elle le contraint à reconnaître qu'il en est indigne parce que son corps est – selon le terme de son testament – « immonde ». La cause en est la chair qui le compose, une chair vouée à pourrir, comme le montre, dans l'église, la toile de Juan de Valdés Leal.

Le sens du dispositif macabre de Mañara est entièrement explicité par ses soins dans son *Discours sur la vérité*, chef-d'œuvre du baroque noir, où l'épouvantable évidence d'avoir un corps de chair, à la fois désirant et promis aux vers, fait frissonner le lecteur d'effroi à chaque page.

De tels élans macabres chez un homme qui a longtemps voué sa vie à la volupté m'ébranlent beaucoup plus que l'immoralité libertine du grand seigneur méchant homme de Molière ou la voracité d'ogre aristocrate du *Don Giovanni*.

J'y vois une sensibilité toute particulière. Celle d'une âme à la fois voluptueuse et mystique que les plaisirs de la chair condamnent à découvrir et à oublier sans fin dans d'autres bras encore, quelle horreur inacceptable se tapit au tréfonds du désir.

Chez Mañara, le point d'orgue du désir est un accord funèbre. C'est pourquoi sa conversion se fait annoncer par des rencontres de plus en plus fréquentes avec la mort. Un jour, dit sa légende, il suit pour la séduire une belle inconnue qui, pour lui échapper, veut pénétrer dans la cathédrale. Il lui saisit le bras, elle se retourne : son visage est celui d'un squelette.

Une autre fois, au retour d'une orgie, il

passé devant une église. À l'intérieur vingt prêtres veillent un catafalque, à la lueur des cierges. Qui est le défunt ? « Don Miguel Mañara » s'entend-il répondre. Il veut s'en assurer et soulève le drap qui cache le visage du mort : c'est bien lui. Vision impossible, suffocante ; il tombe évanoui sur les dalles glacées.

Cette perte de conscience vaut conversion. Ce n'est pas le même homme qui se réveille. Sur les traces de saint Augustin, qui eut lui aussi une jeunesse agitée, il abandonne la débauche et marche, par la voie de la charité, sur la route qui mène à la sainteté.

J'en conviens, tout cela est un peu grand-guignolesque. Pourtant le destin de Mañara fait résonner en moi des peurs qui sont celles de tout le monde et qui ne sont pas pour de rire. Depuis toujours – car c'est ce qui nous fait hommes – nous inhumons nos morts pour ne plus voir ce qu'ils deviennent. Et si une curiosité tenace nous pousse à rouvrir trop tôt leurs sépultures, il ne nous reste que le salut de la foi et l'espérance en un autre monde pour nous soutenir quand nous vomissons devant le spectacle que nous nous sommes infligé.

À propos d'ouverture inopinée de sépul-

ture, et pour conclure sur une note apaisée, qu'on me permette une dernière anecdote. Les Frères de la Confrérie de la Charité demandèrent avec insistance, au fil des siècles, que Don Miguel de Mañara soit canonisé. Ils invoquaient, en sus de son destin exemplaire, un épisode miraculeux dont ils avaient pieusement conservé la mémoire.

Deux mois après son inhumation, ils avaient décidé de lui offrir une sépulture au pied de l'épître dans l'église. On souleva donc la pierre de sa tombe, non sans craindre ce qu'on allait découvrir : l'été était caniculaire. Mais, contre toute attente, les chairs de Don Miguel de Mañara étaient saines et intactes, comme celles d'un homme vivant.

Mort de Andrew J. Stern

Venu à New York pour une rencontre familiale, je visite le monument consacré, sur l'emplacement des *Twin Towers*, aux victimes du 11 septembre.

New York, écrit Céline, est une ville debout. C'est à coup sûr une ville qui ne se vit, ne s'espère et ne se construit que vers plus haut encore. Chaque jour, à chaque coin de rue, dès les premières heures du matin, la symphonie incessante du nouveau monde en construction fait entendre ses coups de marteaux, tandis que le béton coule à flots ininterrompus aux pieds des immenses structures métalliques. Cette ville – c'est sa beauté – voue un culte vertical à la hauteur. Elle ignore le bas, il n'est pas dans ses valeurs.

Le mémorial du 11 septembre fait exception : il raconte une chute. Les deux grands bassins carrés de granit noir qui le composent, accueillent sur leurs parois profondes des cascades d'eau qui ruissellent vers le fond pour s'engouffrer dans un quadrilatère obscur. Les forces du bas sont à l'œuvre, la ville leur paie un religieux tribut.

Pour visiter le musée il faut descendre dans un puits gigantesque dont les murailles sont les fondations en béton, rivetées de métal, des tours. En bas, s'étale une immense crypte où vestiges et débris, barres d'acier tordues, voitures de pompiers compressées, sont exposées comme des reliques, sous un vers de Virgile :

No day shall erase you from the memory of time.
« Le jour n'est pas né qui vous verra effacés de la mémoire du temps. »

Ici, New York, qui ne sait que se réinventer, a décidé de se souvenir. Là, tout en bas, dans cette crypte née d'une catastrophe criminelle, où elle exhibe des fondations à la manière dont Anselm Kiefer expose des ruines, la mégalopole cesse, pour un instant frappé au sceau de l'éternité, de se projeter en avant et se ramasse sur elle-même.

Du fond de son soubassement transformé en crypte funéraire, la ville communique avec ses morts. Je me rappelle que Romulus avait créé Rome en traçant le *pomoerium*, le sillon circulaire sacré qui borne la future ville en surface et la met en contact avec le monde infernal. Et je me dis qu'ici New York, enfin, se fonde.

Suivant le sens de la visite je me trouve sur le seuil d'une pièce où sont projetés les noms et les portraits des 3 000 disparus. À l'instant où je

jette un œil, c'est mon patronyme qui s'affiche : Andrew J. Stern. J'ai à peine le temps de faire un cliché avec mon iPhone : un gardien me rappelle à l'ordre, je m'éloigne.

Rentré à Paris je consulte la notice consacrée à ce presque homonyme sur le site dédié aux victimes du 11 septembre. Trader d'une quarantaine d'années, il était marié, père de deux enfants. Il a été tué par des débris projetés hors de la première tour où il travaillait, après qu'il en fut sorti.

Il pourrait être un cousin éloigné (mon père avait de la famille à New York). Je n'ai pas cherché à m'informer plus avant, il me suffisait de savoir qu'il pourrait être moi, ou vous. La force aveuglante du terrorisme aveugle est de nous rappeler qu'aujourd'hui c'était lui ou elle, mais que demain ça sera – pourquoi pas – vous.

Ce nouveau visage de la menace de mort succède ou complète ceux de la mort en masse génocidaire ou nucléaire. Elle ne nous promet pas « vous allez tous crever en même temps », mais plus pernicieusement : « Nous pouvons tous vous faire crever un par un, à chaque instant. » L'onde de choc d'ondulatoire s'est faite corpusculaire, elle nous vise en masse, mais comme individus distribués au hasard.

Je me tiens par mon nom à la charnière de ces deux types de menace : il y a des Stern envoyés de Drancy pour être gazés à Auschwitz sur la liste gravée au Mémorial de la Shoah, et puis il y a Andrew J. Stern, dont le nom est gravé au milieu de 3 000 autres sur le bord d'un des bassins du mémorial. Les temps ont changé et aussi la manière de se faire massacrer. L'homme invente toujours de nouvelles saloperies pour l'homme.

Chronique

de ma mort annoncée

L'avenue de l'Opéra est sans doute l'un des lieux parisiens les plus propices à la rumination intérieure. Car rien, à l'exception de l'immense Saint-Honoré à la pistache rempli de musiques et de ballets qui la borne au nord, n'y attire le regard. Aucun arbre n'en vient rompre la monotone rectitude, aucune terrasse agréable n'y accueille le promeneur, aucune vitrine non plus ne s'offre de le distraire : on n'y trouve que des valises à roulettes en *duty free* ou des parapluies chinois.

Ce lieu dépourvu d'âme est fait pour qu'on y passe et l'on a, pour oublier le tumulte de la circulation, que le loisir de s'écouter penser. L'action de *Les Lauriers sont coupés*, le chef-d'œuvre d'Édouard Dujardin où s'invente, à la fin du XIX^e siècle, le monologue intérieur, ne se déroule pas par hasard au plus près de cette avenue aussi bruyante que dénuée d'intérêt.

Je la descends en direction du Louvre pour y accomplir un pèlerinage de plus à *la Mort de*

Sardanapale et me parle, comme trop souvent, à moi-même.

« Mauvaise nouvelle », me dis-je, « je vais mourir ». Ce n'est pas un scoop, j'y pense tout le temps : le matin au saut du lit, le soir en me couchant, au milieu de la nuit quand je me réveille en sursaut le cœur battant, comme celui d'un condamné à mort à qui on vient signifier que son recours en grâce a été refusé.

Je vais mourir. Quand ? Si je me rendors ? Demain ? Dans dix ans ? Qu'importe. C'est toujours d'actualité, toujours aussi intolérable. Je vais mourir. Cette évidence me brûle sans m'éclairer. Je ne devrais pas la laisser m'envahir, s'imposer avec l'insistance d'une blessure et occuper tout l'espace de mes pensées. Mais que faire d'autre ? Impossible de fuir : il suffit que j'y pense pour ne plus pouvoir penser qu'à ça.

D'où vient que la mort radote en moi à longueur de journée ? Je suis né dans une famille juive où la mort violente a creusé un sillon profond au travers des deux générations précédentes. Il y avait chez nous plus de victimes à honorer que de vivants pour le faire. Est-ce la cause de mon tourment mortifère ?

Montaigne n'a pas connu la Shoah et pourtant j'ai trouvé chez lui, dès mon adolescence,

les stigmates d'une obsession semblable à la mienne. Puisqu'on ne sait pas – écrivait-il – là où la mort nous attend, attendons-la partout. Je me revois en classe de terminale pris, à la lecture du texte des *Essais* qui enseignait que « philosopher c'est apprendre à mourir », d'une fièvre méditative dont je n'allais jamais guérir.

La mort, je l'ai guettée, comme Montaigne m'invitait à le faire, toute ma vie, en tout temps et en tout lieu. Me cogner à son omniprésence spirituelle ne me rendait pas mélancolique pour autant. Ça me mettait en état d'urgence métaphysique. L'idée de la mort résonnait en moi comme un signal d'alarme, m'intimant de fuir au plus vite l'ennui, le désamour, la routine, les rôles convenus. La répétition, disait Freud, c'est la mort. Il avait raison : il faut donner libre cours à sa vie, parce que nos vies n'attendent que ça : courir librement. Qui freine la course est déjà mort.

Aujourd'hui, l'angoisse existentielle que la mort fait naître, plus personne ne veut en entendre parler. Ça n'existe pas d'être vieux ou mort, c'est tabou, hors de propos. Nous ne voulons rien apprendre de la mort et surtout pas qu'elle existe. Sans fin, nous œuvrons à remplacer en images du vieux par du jeune, pour oublier la mort.

Cette corporôlatricie du corps jeune, du rajeuni, est notre seule philosophie. La question du bien-être, du mieux-être, du plus-long-temps-être, y a remplacé la question de l'être. Le tragique de l'existence se dissout dans nos arrangements avec la cosmétique, la diététique, la chirurgie esthétique, l'hygiène de vie, la course à pied, les pensées positives dont la boursoufflure ultime est ce transhumanisme *high-tech* qui nous promet, pour 2050 au plus tard, la disparition de la mort.

La médecine rallonge nos vies ; les guerres zéro-mort sont dans nos possibles. Pourquoi dès lors ne pas se bricoler à coup de trafics génétiques, de nanotechnologie et d'intelligence artificielle, une vie éternelle ? Au fond, ce n'est qu'une question de pièces de rechange. Mais de quoi aurons-nous l'air quand toutes nos pièces auront été changées ? Que restera-t-il de nous quand nous sortirons réparés et méconnaissables des garages de Calico – le département de Google où, sous la férule de Ray Kurzweil, des informaticiens, des chercheurs, des médecins s'occupent à tuer la mort ?

J'en étais là de mes ruminations quand j'arrive à la hauteur du Monop' de l'avenue de l'Opéra qui fait le coin avec la rue des

Pyramides. Je jette un rapide coup d'œil aux titres des journaux qui s'affichent sur le kiosque, en face du magasin. Mal m'en prend : la deuxième mauvaise nouvelle de la journée me tombe dessus. Non seulement je vais mourir, mais mieux, si j'ose dire : je suis déjà mort !

Un magazine *people*, où apparaît en couverture la photo de ma femme éplorée, titre en effet sur cinq lignes : « Catherine anéantie par la mort de son compagnon. » Catherine L. c'était la présentatrice météo préférée des Français, pendant 28 ans. Tout le monde l'adore, de Neuilly à Tarbes, en passant par le 9-3. Sa cote baisse un peu dans la proximité immédiate de Saint-Germain-des-Prés où se retrouvent regroupés la plupart de ses détracteurs qui lui tiennent rigueur de ses succès en librairie, uniquement dus, selon eux, à son omniprésence télévisuelle.

Je suis abasourdi : ça n'est pas évident de se savoir mort. C'est comme aller visiter la tombe d'un proche et tomber sur sa propre sépulture. Le magazine révèle aussi – en bas à droite de la couverture et en plus petit – que Dany Boon a été « trompé pas sa compagne sous ses yeux ». Admettons, mais moi, c'est ma propre mort que j'ai sous les yeux. Le coup est

rude pour qui ambitionne, en philosophe, de tirer, à longueur de journée, une leçon des ténèbres. C'est, paraît-il, arrivé à Martin Bouygues. LCI a annoncé sa mort à l'antenne, suite à une mauvaise manipulation informatique qui a déclenché la diffusion interne de sa notice nécrologique. Ça a dû lui faire drôle, même si on peut douter de son goût pour la philosophie.

Je suis mort, mais comment ? J'achète le magazine pour en avoir le cœur net. En fait le compagnon mort, ça n'est, dans l'article, plus moi, mais Étoile, le chat de Catherine, décédé récemment à 21 ans, après six longs mois de miaulements nocturnes ininterrompus, dus à son égarement sénile. Ce tour de passe-passe rend impossible toutes poursuites judiciaires que j'aurais pu déclencher contre cette tentative d'exploiter ma mort annoncée à des fins mercantiles. « Bien joué », dois-je, malgré mon agacement, reconnaître.

Laurence Paris qui a signé l'article écrit, dans ce style sans concession qu'on lui connaît, où transparait une vraie connaissance de la vie : « Aujourd'hui son homme la veut, mais son chat n'est plus... comme si elle ne pouvait avoir droit à tous les bonheurs au même moment... »

Philosopher c'est peut-être apprendre à

mourir, mais apprendre qu'on est déjà mort, ça ne rend pas toujours philosophe.

Devant le Monop' de l'avenue de l'Opéra, six vieux qui effectuent, bâtons de randonnée à la main et chaussures de randonnée aux pieds, un parcours culturel et sportif dans la capitale, me jettent des regards compatissants.

Mort de Charles B. et de Dominique B.

Je me vois vieillir, le mouvement s'accélère depuis qu'on m'a mis à la retraite et que j'ai plus de temps pour me regarder dans la glace. Moi je ne m'y serais pas mis, à la retraite, je ne vois pas ce que j'ai à y faire. Je le vis comme une garde-à-vue arbitraire et injuste, ou plutôt comme une garde hors de vue, puisqu'on m'a cantonné là où on me voit le moins, loin des *open spaces* où fourmillent mes semblables, loin des soirées où ils se reconnaissent et se séduisent, loin des cérémonies où ils s'honorent.

Me voilà confiné dans ce grand parc humain cerné d'indifférence où nous sommes si nombreux – aussi nombreux que nous fûmes à naître après la Deuxième Guerre mondiale – à nous dépêtrer avec la dernière partie de nos vies et son cortège d'angoisses et de tourments : peur de l'ennui, de perdre la boule, de se paupériser, crainte de la maladie, implants dentaires, prothèses de hanche, d'épaule ou de genoux, pontages coronariens, drame de la solitude, ou, pour ceux qui sont heureux en couple, terreur de voir l'autre disparaître le premier.

Depuis que je suis à la retraite, je pense souvent à deux de mes amis qui eurent une fin jumelle et dont le nom commençait par la même lettre : Charles B. et Dominique B. Ils se sont tués à deux ans d'intervalle en se jetant par la fenêtre et pour la même raison : ils n'avaient pas supporté d'être – mot terrible pour des créateurs – désœuvrés.

Le premier était un réalisateur qui ne tournait plus ; le second un directeur artistique de grand talent, avec qui j'ai eu le plaisir de travailler deux ans. Il était en chômage longue durée. Il passait ses journées à regarder par terre, fasciné par les étranges créatures qu'il voyait naître des trottoirs et du macadam en observant les craquelures, les empreintes, les détritiques que l'agitation urbaine laissait dans son sillage.

Des visages surgissent sous ses yeux, proches de ceux que Dubuffet peignait avec du gravier et du goudron. Il les photographie pour donner à tous la preuve qu'il n'est pas la proie d'hallucinations et qu'elles sont bien là, ces créatures surgies du hasard. Effectivement elles sont là : elles finissent par l'absorber. La veille du vernissage de sa seconde exposition, il saute par la fenêtre du sixième étage pour aller les rejoindre.

Mort d'Arnaud Beltrame

Qu'ai-je à dire de la mort d'Arnaud Beltrame, abattu à bout portant, puis égorgé par un terroriste islamiste le 23 mars 2018 à Trèbes ? Qu'est-ce que cette mort a à me dire que je n'aie pas déjà entendu, à l'écoute des nombreux témoignages de respect et d'admiration qu'elle a suscités ?

Dans la cour des Invalides le président Macron, au cours d'un hommage national, convoquera Jean Moulin, Pierre Brossolette, ceux de Verdun avec ceux qui chevauchaient aux côtés de Jeanne d'Arc, pour faire du gendarme assassiné le symbole d'un héroïsme français où convergent les vertus les plus hautes : courage, fidélité à soi-même, sens du devoir et du sacrifice.

La référence au sacrifice est constante dans les propos que suscite le courage d'Arnaud Beltrame. N'a-t-il pas pris – désarmé – la place d'une otage auprès du terroriste, démontrant par ce geste d'une grandeur insurmontable qu'à cet instant crucial la vie d'autrui avait plus de prix que la sienne ? De donner sa vie pour une

autre vie à racheter sur une croix les pêchés du monde, la distance est courte et ils seront nombreux – humanistes, catholiques – à la franchir rapidement. Ainsi, un ecclésiastique comparera Arnaud Beltrame à Maximilien Kolbe, le père franciscain béatifié qui prit la place d'un condamné à mort à Auschwitz, tandis que Boris Cyrulnik n'hésitera pas à diagnostiquer du « christique » dans sa décision de devenir l'otage.

À l'inverse de ces louanges, toutes déclamées *a posteriori*, où se manie facilement l'encensoir, laïque ou catholique, sa mère dira sobrement, lors d'une interview sur BFM : « Arnaud, c'est un combattant et ce n'est certainement pas pour se sacrifier et se faire tuer qu'il est intervenu. »

Voilà une parole qui, bien plus que celles des représentants en grands principes, me parle. Elle dit qu'Arnaud Beltrame est mort au combat. Elle dit : Il n'est pas mort parce qu'il cherchait à mourir, mais à vaincre. C'est pour moi d'une évidence qui mérite qu'on s'y arrête, beaucoup plus qu'on ne l'a fait jusqu'alors.

Sortons de l'après-coup, de l'*a posteriori*, là où se font les oraisons dont on drape les héros et repassons le film dans l'autre sens en suivant le fil des périls et des risques que trame l'action en

train de se faire. Que voyons-nous ? Quelqu'un qui s'avance, se met en avant, vient en première ligne malgré les appels à la prudence des gendarmes qui l'entourent. Arnaud ne se sacrifie pas, il avance et il attaque. Ce que savent faire tous les militaires aguerris : avancer là où le péril ferait reculer n'importe qui.

Le Monde du 24 juillet 2018 décrit dans un long article ce qui s'est déroulé dans le Super U de Trèbes et parle d'un « assaut qui a soudain basculé hors de tout cadre protocolaire sous l'impulsion d'un homme ».

Il y a dans cette phrase quelque chose d'un peu soupçonneux qui me déplait. Comme si Arnaud Beltrame introduisait du désordre là où il y avait de l'ordre, du gérable, du « Under Control ». Mais, justement, rien n'est plus « Under Control » : l'otage est aux mains du terroriste qui a déjà frappé cinq fois et qui menace de l'exécuter. Par ce chantage, il tient en respect ceux qui veulent l'appréhender. Quand Arnaud Beltrame va vers Radouan Lakdim pour lui proposer de prendre la place de l'otage, il ne crée pas du désordre, mais de l'imprévu, de la surprise offensive, donc des chances de vaincre.

Cette stratégie paie : en s'échangeant contre l'otage, Arnaud Beltrame marque deux points :

Premier point : l'otage est libéré. Deuxième point : il prend sa place au plus près du terroriste qui n'a plus à ses côtés une victime paniquée, mais un militaire aguerri, formé au combat rapproché et qui, si une chance se présente, saura la saisir.

Arnaud Beltrame se fait otage, comme les soldats grecs qui se cachent dans le Cheval de Troie : c'est une feinte pour pénétrer plus avant les défenses de l'ennemi. Ça n'a rien à voir avec un sacrifice. C'est une prise de risque maximum dans une situation où les chances d'en réchapper tendent dangereusement vers un minimum. À moins de trouver l'ouverture qui permet de renverser la situation. Cette ouverture, Arnaud Beltrame va la chercher en prenant la place de l'otage. Un gendarme gradé contre une hôtesse d'accueil : le preneur d'otage pense avoir gagné au change. Mais il a, en fait, perdu l'initiative en laissant venir au plus près de lui son adversaire qui est venu la lui reprendre.

Radouan Lakdim aborde l'action qui s'est engagée dans une posture radicalement opposée à celle d'Arnaud Beltrame. Il dira à l'hôtesse qu'il a pris en otage :

— Je suis un soldat de l'État islamique... je veux mourir aujourd'hui... t'as vu, c'est chaud

quand le gars il veut mourir en face-à-face... moi j'ai envie de mourir...

Ici aussi il y a quelque chose à entendre que la plupart, par bêtise, aveuglement ou lâcheté, ne veulent pas admettre. Radouan Lakdim n'est pas déterminé à prendre des risques, y compris mortels pour garder l'offensive, puisque le scénario de la séquence dans laquelle il opère est réglé par avance : il tue pour être tué. C'est à ce titre qu'il se définit comme « soldat de l'État islamique ». C'est-à-dire, non pas un soldat qui prend le risque de mourir pour vaincre, mais un soldat pour lequel vaincre et mourir s'équivalent.

Il faut entendre ce que cela implique et cesser de se répéter devant l'abominable énormité de leurs actes que les terroristes qui nous assaillent sont des abrutis, des lâches, des déclassés et des psychopathes. Le seraient-ils d'ailleurs que ça n'y changerait rien : les soldats islamiques dans les tueries qu'ils déclenchent et qui les mènent inexorablement à la mort, œuvrent à leur propre rédemption religieuse. Ces perdants radicaux sont des combattants de la foi et leur course mortelle est purement et simplement un sacrifice. Elle fabrique du sacré en déclenchant une crise violente ici-bas, dont l'issue ne se trouve que dans l'au-delà. Ça se

passe comme ça depuis le Vieux de la Montagne et la secte des Assassins, et refuser de le comprendre nous coûtera de plus en plus cher.

Non, décidément ce n'est pas le choix du sacrifice qui a fait la grandeur d'Arnaud Beltrame. Plutôt sa décision prise, bien avant le 23 mars 2018, de ne jamais reculer devant ceux qui avancent terrifiants, parce que la mort, à leurs yeux, marche à leurs côtés.

« Je suis l'otage », dira-t-il aux combattants du GIGN, peu avant de les inviter, tandis qu'il se bat avec Radouan Lakdim, à monter à l'assaut. La formule résonne en moi, dans le sillage de son courage, comme une invite à libérer les otages que nous sommes devenus depuis Charlie et le Bataclan. Otages de la peur que notre adversaire distille en nous, depuis qu'il a démontré dans le sang ce qu'il peut nous en coûter de ne pas savoir tenir notre langue ou de nous réjouir d'être mécréants.

« C'est seulement par le risque de sa vie qu'on conserve la liberté » (Hegel).

Otages potentiels de tous les pays, libérez-vous !

Mort d'Hélène

La dernière fois que je vois ma grand-mère vivante, elle est allongée sur un chariot, prête à partir au bloc pour une opération de la vésicule. Elle a quatre-vingt-neuf ans. Quand elle me reconnaît, elle me fait signe d'approcher et de me pencher vers elle. Je m'exécute aussitôt pour baiser son front et l'entendre.

Je suis là presque par hasard. Je me trouve à Avignon en escapade sentimentale quand ma mère me téléphone : on va opérer Hélène à Perthuis, une ville toute proche de la Cité des Papes.

J'accours, pressentant qu'une nécessité impérieuse nous guide l'un comme l'autre vers cette rencontre qui risque d'être ultime. Je porte – c'est elle qui l'a voulu – le même prénom que son fils adoré, Thomas Elek, fusillé par les Allemands. Elle l'a pleuré toute sa vie. N'a-t-elle pas besoin, au moment de partir pour une nuit chirurgicale qui peut s'avérer éternelle, de voir ce nom chéri porté par un vivant ?

Ce vivant, c'était moi, le remplaçant du disparu, nommé pour masquer la blessure d'un deuil qui ne s'est jamais refermée.

Que veut-elle me dire ? Elle a raconté sa vie dans un livre à succès, surtout à gauche – *La Mémoire d'Hélène* (Librairie François Maspero). Je connais tout de son épopée de walkyrie magyare et prolétarienne. Et n'aurait-elle rien écrit que j'en saurais autant.

Elle était le totem, au centre de sa famille. Elle trônait à table à la place des pères – son mari à sa gauche, son fils Bela à sa droite et sa fille Marthe plus loin, perdue au milieu des enfants –, nous régaland chaque dimanche de sa cuisine et de sa légende.

Je connais tous ses visages : la petite fille qui voit sa mère soumise aux brimades antisémites au fin fond de la campagne hongroise, la jeune fille décolletée à la chevelure flamboyante, que Ferenczi – alors médecin des nerfs – essaie de peloter à Budapest en 1920, la groupie des intellos émigrés à Vienne après la contre-révolution, la mère-courage qui débarque, un enfant dans chaque main, un autre dans le ventre, Gare de l'Est à Paris en 1930, la militante communiste, la blanchisseuse en appartement, la restauratrice nourricière qui console de ses choux farcis, de son *goulasch* et de ses *wienerschnitzel*, les hordes de métèques d'Europe Centrale égarés à Paris, la déesse-mère d'un gamin guerrier qui se bat sans merci, au plus profond de la nuit tombée

sur le monde en 1940, la *Mater Dolorosa* qui fuit la police française en serrant sur son cœur brisé un morceau de *l’Affiche Rouge* arraché sur les murs de Paris, où figure son fils, et enfin cette très vieille dame aux cheveux blancs, aux joues striées de rides qui veut, sur un chariot d’hôpital, me dire quelque chose.

Il suffisait de l’entendre parler pour comprendre qu’elle n’avait jamais totalement quitté la Hongrie. *Glissandi* de trombone étirant les syllabes, roucoulements inopinés et ponctuations toniques inadéquates, timbraient son français, quand, renonçant à sa langue maternelle, elle se résignait à s’exprimer dans la mienne.

C’est dans ce français à la musicalité bartokienne qu’elle me chuchote à l’oreille sous le ton de la confiance amusée :

— Après 80 ans, ça n’a aucun intérêt...
OôôKheun Aintêrêh !

Message reçu : durer pour durer, quand on a vécu dix vies en une, ne sert qu’à s’ennuyer.

Sur ces mots elle part au bloc. Je la regarde s’éloigner.

Je me suis pendant tant d’années blotti contre toi, dans ton grand lit d’ébène, sous le portrait, orné d’un funèbre foulard de soie noire, de ton fils Thomas, photographié dans la

cour de Fresnes avec ses camarades, quelques heures avant qu'on les fusille. Il était mort, mais moi j'étais vivant, apaisé comme lui autrefois, aux heures les plus dures du combat, par la texture laiteuse de ta peau de rouquine acajou.

Sous sa chaude influence, que parfumaient en été l'odeur du chèvrefeuille en fleurs et, en toutes saisons, celles de tes *kouglofs* ou de tes *strudels* quand ils sortaient du four, j'oubliais un instant que j'étais tombé du ventre d'une mère peu aimante et m'endormais consolé.

Le lendemain, rentré à Paris, l'hôpital m'appelle : tu n'as pas survécu à l'intervention.

On t'enterre auprès de ton mari dans le cimetière du petit village de Seine-et-Marne où tu as vécu tant d'années si heureuse, si solitaire à la fin. Au milieu de l'immense plaine doucement vallonnée, tapissée de blé vert qui ondule sous la brise, le petit cimetière semble un bateau dans la houle.

J'improvise quelques mots sur la terre à blé qui t'a vue naître et celle où tu reposes. Je me découvre en cet instant, un certain talent pour les oraisons funèbres.

Mort de Delacroix dans Baudelaire

« Il y a quelques mois, quand M. Delacroix mourut, ce fut pour chacun une catastrophe inopinée ; aucun de ses plus vieux amis n'avait été averti que sa santé était en grand danger depuis trois ou quatre mois. Eugène Delacroix a voulu ne scandaliser personne par le spectacle répugnant d'une agonie. Si une comparaison triviale m'est permise à propos de ce grand homme, je dirai qu'il est mort à la manière des chats ou des bêtes sauvages qui cherchent une tanière secrète pour abriter les dernières convulsions de leur vie. » (Charles Baudelaire, *Salon de 1859.*)

La passion de Baudelaire pour les chats et la fascination de Delacroix pour les bêtes sauvages sont bien connues. La comparaison baudelairienne n'a donc rien de triviale. Elle est au contraire la marque d'une admiration sans borne. Quelqu'un qui s'efforce de mourir terré comme un animal, nous laisse entendre Baudelaire, fournit une preuve ultime de sa grandeur d'âme, en nous épargnant le spectacle répugnant de son agonie.

Mais si Delacroix, par son trépas de fond de terrier, veut nous rappeler que sa mort n'a rien à donner à voir, il a peint exactement le contraire dans *la Mort de Sardanapale*. Car qui triomphe dans cette toile ? La mort ou le spectacle qu'elle offre aux yeux du tyran et aux nôtres ?

Dans cette toile insensée, aussi loin, aussi profondément, aussi diversement, aussi cruellement qu'elle le peut, la mort se re-présente encore et encore, tuant tout, y compris celui qui la suscite et la regarde à l'œuvre, pour nous laisser désemparés devant cette absurde et sanglante mise en scène qui ne débouche sur rien.

Par ce détour théâtral et spectaculaire où la mort et le regard s'affrontent et s'attirent intensément, comme dans sa volonté de mourir dans le recoin le plus obscur de sa solitude, Delacroix bute, comme nous butons tous, sur l'infranchissable évidence : On ne peut pas se voir mort. Personne ne s'est jamais remis de cette impossibilité.

Mort de Gérard J., philosophe français

De toutes les morts que j'ai choisi d'évoquer, celle de Gérard J. me renvoie plus qu'aucune autre à cette question que chacun passe sa vie à se poser le moins possible, mais qui revient pourtant avec insistance : « Mais bon dieu qu'est-ce que je fais, qu'est-ce que j'ai fait de mon existence ? » Sans doute parce que sous les dehors de la bienveillance amicale, nous nous scrutons lui et moi d'un regard circonspect, chacun se servant de l'autre pour évaluer le tour qu'avait pris, année après année, sa propre destinée.

Gérard J. meurt le 22 août 2018 des suites d'une longue maladie. Quinze jours après qu'on a incinéré sa femme adorée, son cœur s'est arrêté. Je serai présent aux deux funérailles. Il dira devant le cercueil de celle qu'il aimait, qu'il ne lui survivrait que comme un membre fantôme et qu'il ne lui restait plus qu'à pleurer et à travailler.

Au sortir de la cérémonie, je le prends dans mes bras pour une accolade silencieuse. Je lui téléphone quelques heures plus tard et lui pro-

pose qu'on se voie : il décline, prétextant des obligations familiales.

Il avait en fait, malgré mes appels répétés, cessé de me fréquenter depuis deux ans, tandis que le mal qui les rongeaient sa femme et lui – elle avait un cancer du pancréas, il était touché du même mal aux poumons – prenait des proportions fatales. Ce rejet me blesse, mais je me dis que la double et terrible épreuve qu'ils traversent ensemble m'oblige à faire taire ma susceptibilité.

Pourtant je ne peux m'empêcher de m'interroger sur cette mise à distance. Craint-il d'apparaître à mes yeux, parce qu'il souffre, en état de faiblesse ? Étions-nous, sous couvert d'amitié – une amitié d'un demi-siècle – à ce point rivaux qu'il refuse de perdre la face devant moi, parce qu'il lui semble à l'évidence que je vais – alors que nous avons le même âge – lui survivre ? On l'incinère le 28 août, la veille du jour où j'aurais le même âge que lui.

« C'est injuste ! » me jette sa mère, presque centenaire, que je viens embrasser au cimetière, ses yeux égarés comme des poissons fous au fond du lac des larmes. Il y a de la rage dans cette douleur et je ne peux m'empêcher d'éprouver qu'elle est dirigée contre moi. Qu'est-ce qui est injuste ? Que je sois là, moi,

et pas lui ? Serais-je à ses yeux le jumeau maléfique de son fils ? Un jumeau qui lui survit alors qu'il aurait été mille fois plus juste qu'il meure à sa place ?

Entre Gérard J. et moi, une fois de plus, quelque chose ne va pas. Ça ne date pas d'hier. Depuis que je le connais, alors que tant de similitudes nous rapprochent, il y a toujours quelque chose qui ne va pas.

Quand je le rencontre au lycée Paul Valéry en première, au début des années soixante, il m'impressionne immédiatement : ses cheveux trop longs, sa mèche encombrante, son dévouement militant, son nez cassé, son ciré noir m'en imposent. Nous en sommes tous à demander à nos parents la permission de rentrer après 22 heures. Lui, a rejoint Lutte Ouvrière et découche en persuadant sa mère qu'il dort chez un copain, pour aller distribuer aux aurores des tracts chez Michelin à Clermont-Ferrand.

Il fait mec au milieu des gamins montés en graine que nous sommes. Et ce d'autant plus qu'il a dépassé le stade des surboums et des flirts, aussi poussés soient-ils : il baise en vrai, il a une maîtresse. Une fois par mois, au clope de 10 heures qui réunit en cachette, dans les toilettes des garçons, ceux qui sont trop âgés pour

passer leur récré à criailler dans la cour du lycée, on peut le voir fumer, renfrogné et soucieux. Les règles de sa copine tardent, il craint de l'avoir mise enceinte.

Je n'ai pas de grand frère, il jouera un temps ce rôle. Il m'indique ce qui ne va pas et moi, j'obtempère. Ça ne va pas mes rébellions immatures de petit-bourgeois rimbaldien. Il faut rejoindre les rangs des luttes prolétariennes. Ça ne va pas de parader avec le *Manifeste du Surréalisme* sous le bras. Il faut se plonger dans le *Manifeste du Parti Communiste* de Marx. Ça ne va pas mon soliloque masturbatoire prolongé avec ma partenaire : nous devons faire l'amour en adultes et construire une relation sexuelle mature.

Je le rejoindrai sur ce dernier point, pour trembler avec lui au clope de 10 heures quand les variations de cycles menstruels de nos petites amies nous précipiteront dans des abîmes d'incertitudes. J'aurai plus de mal à partager ses convictions militantes. Il faut pour s'imaginer que la révolution mondiale est en marche et qu'on a un rôle à y jouer, un esprit de sérieux persévérant dont je suis totalement incapable. Je me souviens avoir noté quelques années plus tard dans mon exemplaire du *Capital* : « Même avec une barbe je n'arrive pas

à me sentir marxiste. » C'est dire la profondeur de mes convictions idéologiques.

Cette pusillanimité facétieuse, preuve évidente de mon indéfectible immaturité a toujours irrité Gérard J. Je n'ai jamais entendu quelqu'un me dire aussi fréquemment :

— Enfin Thomas, ça n'est pas sérieux !

Sérieux ou pas, je fais, comme lui, des étincelles en classe de philo et passe, à coups de 18 sur 20, du statut de cancre à celui d'élément brillant, chéri de ses maîtres.

Nous ferons, Gérard J. et moi, les mêmes études de philosophie, avançant au pas de charge vers l'agrégation, sans passer par la case Normale Sup. Nous nous croisons à la Sorbonne quand nous venions chercher les photocopies des cours que nous étions censés suivre et surtout les bibliographies qu'elles contenaient.

Devant lui j'en rajoutais dans le frivole, l'inconséquent, le dilettante, le paresseux, le dandy, sachant à quel point ça l'exaspérait que je lui colle aux basques, réussissant au même rythme que lui, alors qu'il travaillait tant et, qu'à son avis, je ne foutais rien.

Il l'ignorait, mais il m'avait inculqué une habitude qu'il tenait de Karl Marx lui-même. Ce dernier s'était infligé des escarres à force de

rester assis devant des livres, à la bibliothèque du British Museum. C'était le prix de chair qu'il avait dû payer pour écrire le *Capital*. Et moi aussi, autrefois élève agité et chahuteur, incapable de tenir en place, j'avais appris à rester des jours, des semaines et des mois, comme Karl Marx et Gérard J., assis devant des livres.

Séchant la plupart des cours (j'excepte Georges Canguilhem que j'ai toujours vénéré), nous lisions les grands livres, ceux-là mêmes dont les profs se servaient pour enseigner. La tâche était ardue, mais nous avions, l'un comme l'autre, la foi et la ténacité nécessaires. À force d'escalades recommencées, nous parvenions à dominer l'inaccessible. Nous y trouvions en solitaires de grandioses gratifications : à la sixième lecture, la *Critique de la Raison Pure* offre au regard de l'esprit des perspectives aussi sublimes que – par exemple – les Alpes quand on les observe à travers le hublot d'un avion.

Notre alpinisme cérébral finit par nous conduire, chacun suivant sa route, au sommet. Nous y sommes arrivés au même moment, pour nous retrouver reçus *ex-æquo* à la septième place de l'agrégation de philosophie, que nous passions pour la première fois.

Et là, mon cher Gérard, pardonne-moi, mais je te trouvais dans la queue où nous

attendions côte-à-côte pour nous voir attribuer un poste, dubitatif, légèrement narquois, voire mortifié, tant il te semblait que moi égale toi, ça ne t'allait pas du tout.

Je ne t'en veux pas ; la suite de nos vies t'a amplement donné raison : je n'ai, tu l'as toujours su, jamais été sérieux. Je n'ai même pas réussi à penser que pour penser, il fallait être sérieux. Pas toi. Tu as gravi, opiniâtre, le chemin ardu qui te mènera du Lycée de Saint-Étienne à ta thèse, puis au CNRS et à l'EHESS.

Depuis Sartre, personne ne peut prétendre au titre de grand philosophe. La discipline ne produit plus de titans, au mieux des nains présentables. Aussi as-tu choisi de t'orienter vers l'épistémologie (la science c'est sérieux) et l'histoire des idées (l'histoire c'est sérieux). Tu as fait, dans ces domaines, un parcours plus qu'honorable : publié deux fois dans les prestigieuses collections blanches de Gallimard, tu seras couronné de prix mérités.

Et moi qu'ai-je fait pour oser ce ton légèrement sarcastique ? J'ai enseigné deux ans et demi, parcouru les années soixante-dix en état d'errance et de déshérence semi-clochardisées, commis un essai sur Thésée, passé trente ans dans la pub, publié un best-seller en profitant de l'aura médiatique de ma femme, puis un

roman passé presque inaperçu pour finir par en accoucher d'un autre que personne n'a voulu publier. Franchement pas de quoi pavoiser !

Si, comme le dit Kant, la première qualité d'un philosophe c'est d'être cohérent, j'en conviens, tu illustres beaucoup mieux cette vertu que je n'ai su le faire.

Et pourtant, ne le prends pas mal, mais il me semble qu'à la tombée de cette nuit où tu es parti avant moi et tandis que reviennent battre autour de moi les ailes de l'oiseau de Minerve, il semble, disais-je, que ma vie — je parle de ma vie et non de mon œuvre inexistante —, pour chaotique qu'elle ait été, demeure un tantinet plus philosophique que la tienne.

Car j'y ai fait valoir un enthousiasme jamais démenti pour ce « fuir d'ici vers là-bas ! » dont Platon fait la devise de la *vita philosophica*. Voilà bien le seul slogan que j'ai pris au sérieux, moi qui en ai produit tant sans y croire. J'ai, ma vie durant, été persuadé qu'il fallait fuir, désert, s'éloigner de la route commune et des sentiers battus et rebattus, si l'on voulait entrevoir en philosophe de quoi finalement il en retournait, dans le labyrinthe de l'existence.

Et quoique je n'aie pas fait grand-chose de cette vocation, je ne peux m'empêcher de pen-

ser que je suis au moins autant que toi, sinon plus, le rejeton éloigné de ces hommes aux longs cheveux couverts de crasse qui erraient dans le vent dont parlent les textes védiques des temps anciens.

C'est d'eux, de leur furie métaphysique, tant pis pour nous si nous l'avons oublié, que vient la passion pour ce savoir qu'on nomme philosophie. D'eux qui ne voulaient rien du monde, ni honneurs, ni confort, ni famille, parce qu'ils refusaient de prendre les plis qui nous masquent l'évidence, parce que c'est au prix de ces errements de déraciné qu'on parvient à ne plus être dupe de soi-même.

À quoi tu répondras que j'avais déserté les rigueurs de la quête intellectuelle et l'exigence philosophique pour, je te cite, « choisir le fric ».

Ça ne m'empêche pas de te demander à mon tour : qu'avons-nous fait de nos existences mon cher Gérard ? Qu'avons-nous fait de notre amour juvénile pour la philosophie ? Toi des séminaires, et moi des slogans. Au fond, ça n'est pas si grave. Je l'ai senti fugitivement au cours de notre ultime accolade : finalement ça ne serait plus autrement et ça nous allait bien.

De l'immortalité de mon âme

J'extirpe non sans peine ni patience, à coups de hachette, la souche d'un laurier-rose, sans porter atteinte aux racines d'un vieux rosier cinquantenaire qui grimpe sur la façade de notre maison. L'extraction enfin terminée, je tamise la terre pour la débarrasser des esquilles de bois que j'y ai accumulées en hachant les racines de l'arbuste. Elle devient fine et meuble, comme du sable. Je la mêle à de l'engrais, ajoute du terreau, puis creuse un trou pour faire le lit d'un jeune rosier anglais que je veux planter là. Il pourra prospérer confortablement près de son vieux compagnon qui, en cette fin d'été, croule sous les fleurs blanches. Au fond du trou, je tombe sur une pierre que j'extrais : elle est assez grande pour y graver mon nom et mes dates de naissance et de décès.

Voilà, me dis-je, un lieu idéal pour enterrer mes cendres cristallines, après mon incinération. J'ai trouvé ma tombe. Je pense avec une certaine joie à mon devenir rosier dans la terre meuble. Cette perspective offre à mes efforts de jardinier amateur une gratification inattendue :

je me sens, devant la jeune plante qui croîtra sur une terre où je serai mêlé, le propriétaire d'une parcelle vivante d'éternité. J'ai trouvé un lieu de repos paisible non seulement pour mes restes, mais aussi, si j'ose dire, pour mon âme.

Une âme, je ne suis pourtant pas sûr d'en avoir une. Je suis un mécréant, un de ces impies dont l'Aigle de Meaux disait dans son *Oraison Funèbre à Henriette d'Angleterre* que pour eux la vie est un jeu où règne le hasard et qui marche sans règle et sans conduite au gré de ses aveugles désirs. Ça me va cette définition. Pour moi la mort, comme la vie, ne prouve rien, n'ouvre à rien. On disparaît, c'est tout. On redevient comme avant d'apparaître et, dieu merci, le spectacle nous est épargné de voir la vermine digérer nos restes.

Je ne m'imagine pas me retrouver après ma mort sous une forme éthérée dans une salle d'attente, comme chez le dentiste, d'où on viendra m'extraire pour me faire savoir si j'ai le droit ou non à la vie éternelle.

Et pourtant, devant ce jeune rosier anglais qui va – je l'espère – croître et prospérer au-delà de ma vie, je me laisse presque persuader que je pourrais ne pas totalement disparaître.

Nous sommes tous ainsi faits : il nous importe peu de savoir que nous n'existions pas

avant de naître, mais nous ne supportons pas de redevenir ce rien qui nous précède, après que notre vie est finie. Nous acceptons plus facilement d'être nés que de devoir mourir, quoiqu'en dise Épicure. Parce que nous n'admettons pas que l'immense rien qui succède à notre vie égale celui qui la précède, après que sera close la courte parenthèse d'exister. Aussi nous faut-il à tout prix pouvoir penser que nous revivrons, sous une forme ou une autre, fût-elle sans le moindre rapport avec nous.

Mais pourquoi m'est-il plus facile de me voir transformé en rosier que prolongé dans la vie de mes enfants ? Je pourrais tirer argument de l'amour qu'ils m'inspirent, du soin que j'ai mis à les élever et du nom que je leur transmets pour espérer survivre en eux et dans leurs descendants sous une forme qui me ressemblera plus que celle d'une fleur.

Ne vont-ils pas, quand j'aurai disparu, continuer à faire croître et prospérer un peu de ce moi que je fus ? Suis-je à ce point perturbé par ma généalogie embrouillée (*voir* « Mort de Louis Stern »), à ce point dénaturé que je ne puisse me voir à mon tour transporté dans l'avenir, de générations en générations, comme je l'ai été par ceux qui m'ont précédé jusqu'à l'instant de ma naissance ?

C'est un fait : je ne parviens pas à prendre mes enfants par la main pour sauter avec eux, sans me perdre tout à fait, dans l'avenir. Et ma névrose de bâtard n'y est pas pour grand-chose, car mon cas est loin d'être unique. L'avenir – pour vous comme pour moi – a cessé de porter de l'espoir pour s'alourdir de menaces terrifiantes.

Les guerres nucléaires, le réchauffement climatique, l'épuisement des ressources, les migrations incontrôlables, caracolent dans notre présent comme quatre cavaliers de l'apocalypse. Ils peuvent mettre fin, en s'épaulant l'un l'autre, à l'aventure humaine, voire à celle de la vie tout court.

C'est un fait, le futur ne va plus de mieux en mieux. Nous sommes au plus près d'accepter que la destruction par nos soins exténuants de notre environnement aura pour conséquence l'extinction de notre espèce en même temps que celle de la plupart des espèces. Nous avons construit un monde inhabitable, irrespirable, un monde où ceux qui nous succèdent ne pourront plus vivre.

Pour la première fois, le fil qui nous relie, nous autres les vivants, à ceux qui prendront notre place est au bord de se rompre. Tant que la vie engendre la vie, nous avançons dans la

nôtre en laissant les morts derrière nous. Et, désormais, les morts ne sont pas seulement derrière nous, mais aussi devant. Ils ne se contentent plus de nous accompagner de loin, à l'arrière de nos vies. Ils nous précèdent et nous attendent dans le futur, contaminant tout espoir.

L'espérance de nos vies augmente en même temps que nous désespérons de survivre encore longtemps sur cette planète. L'humanité entre dans une phase expiatoire. Elle se range en meute funèbre et porte la crainte de son extinction comme on porte un cercueil. Elle bat sa coulpe, tentant de réparer – ou au moins de se faire pardonner – le mal qu'elle aurait fait à la nature, aux animaux, aux autres hommes.

Elle l'a déjà fait dans les temps reculés où les fièvres millénaristes lui faisaient perdre la raison. Mais l'an mil était travaillé d'une fièvre religieuse, irrationnelle, épidémique et virulente comme la peste, alors qu'aujourd'hui c'est la raison elle-même qui nous conduit à désespérer. Le cri d'alarme qui nous rameute vient de ces scientifiques dont les découvertes ont pourtant, depuis la Renaissance, rendu le progrès possible.

C'est bien cela le plus dur à entendre et

personne ne veut l'entendre. Mais si la raison doit nous conduire au désespoir, le monde perdra la raison pour ne pas voir qu'il coure vers l'abîme.

Je ne regrette pas d'avoir temporairement confié, même pour rire, le salut de mon âme à un rosier anglais.



Table

<i>Les morts, mes morts (en guise de préface)</i>	7
Mort de Sardanapale	11
Mort d'Annick P.	17
Mort dans la rue	21
Morts des vieux amants du Lutetia	23
Mort de Don Juan dans l'opéra de Mozart	27
Mort du Père Blanchard	30
Mort de Bergotte chez Proust	32
Mort de Louis Stern	36
Mort d'une vache à Bénarès et d'un chat à Paris	43
Mort du cheval dans <i>la Mort de Sardanapale</i>	53
Mort d'Elisabeth D.	55
Mort de François Damiens, dernier écartelé de France	58
Mort de Jonathan Stern	68
Mort de Claude M.	70
Mort de Sardanapale avec bande-son et odorama	79
Mort de Miguel de Mañara, un autre Don Juan	80
Mort de Andrew J. Stern	86
Chronique de ma mort annoncée	90
Mort de Charles B. et de Dominique B.	97
Mort d'Arnaud Beltrame	99
Mort d'Hélène	105
Mort de Delacroix dans Baudelaire	109
Mort de Gérard J.	111
<i>De l'immortalité de mon âme</i>	121

